

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N° 231

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Léon MICHELET

Né à Javerdat (Haute-Vienne), le 24 septembre 1904

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LA VIE
D'AMBROISE PARÉ

Président : M. J.-L. FAURE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Léon MICHELET

Né à Javerdat (Haute-Vienne), le 24 septembre 1904
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LA VIE
D'AMBROISE PARÉ

Président : M. J.-L. FAURE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1930

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales ¹	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	{ CARNOT.
	{ BEZANÇON.
	{ ACHARD.
	{ M. LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques ¹	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	{ DELBET.
	{ HARTMANN
	{ LEJARS.
	{ GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	{ COUVELAIRE.
	{ BRINDEAU.
	{ JEANNIN.
Clinique gynécologique ¹	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 BINET Physiologie.
 AUBERTIN . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.). Pathologie médicale.
 BLANCHETIÈRE. Chimie biologique.
 BROCC. . . . Pathologie chirurgicale
 BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
 CADENAT. . . Pathologie chirurgicale
 CATHALA. . . Pathologie médicale.
 CHABROL. . . Pathologie médicale.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 De GAUDART d'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
 DOGNON. . . Physique.
 DONZELOT. . Pathologie médicale.
 ÉCALLE . . . Obstétrique.
 FEY. Urologie.
 GARNIER. . . Pathologie expérimentale
 GASTINEL. . Bactériologie.
 GATELLIER. . Pathologie chirurgicale
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.
 JOANNON . . Hygiène.
 JOYEUX. . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.

MM.

LAROCHE (G.) Pathologie médicale.
 LEMAITRE. . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MERCIER (F.). Pharmacologie.
 MILLOT. . . Histologie.
 MONDOR. . . Pathologie chirurgicale
 MOREAU . . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
 MULON. . . . Histologie.
 OBERLING. . Anatomie pathologique.
 OLIVIER . . . Anatomie.
 PIÉDELIÈVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale,
 RICHET. . . . Physiologie.
 SÉZARY. . . . Dermatologie et Syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.
 VIGNES . . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET Pharmacologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 LEQUEUX Obstétrique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 RETTERER . . . Histologie.
 ZIMMERN . . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI. . . .	Clinique médicale.
CHIRAY. . . .	Clinique médicale.
DEBRÉ	Clinique médicale.
DUVOIR. . . .	Clinique médicale.
FIESSINGER. .	Clinique médicale
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique méd.
LÉRI	Clinique médicale.
AUVRAY. . . .	Clinique chirurgicale.
BASSET. . . .	Clinique chirurgicale.

MM.

CHEVASSU . .	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER.	Clinique chirurgicale.
MATHIEU . . .	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT. . .	Clinique chirurgicale.
PROUST. . . .	Clinique chirurgicale
SCHWARTZ . .	Clinique chirurgicale
LE LORIER . .	Clinique chirurgicale.
LEVY-SOLAL .	Clinique obstétricale.
METZGER. . .	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.	
CHAILLEY-BERT	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD	Education physique
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
WEILL-HALLÉ.	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

En témoignage de ma reconnaissance.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR J.-L. FAURE

Membre de l'Académie de Médecine
Professeur de Clinique Gynécologique
Commandeur de la Légion d'honneur

Auteur de : *Histoire de la chirurgie moderne*
l'Ame du Chirurgien.

En hommage de ma profonde admiration.

LA VIE D'AMBROISE PARÉ

ENFANCE

Mes progrès étonnaient fort mes maîtres.

AMBROISE PARÉ (*Cahier intime*).

Aux alentours de l'année 1500 s'élevait dans le petit village de Bourg-Hersent, sur les rives de la Mayenne, une maison à un étage. Elle était d'apparence modeste mais ne rappelait en rien la pauvreté des quelques chaumières voisines. Elle se dressait altière, au milieu des prés verts et des pommiers. Son toit svelte était couvert d'ardoise grise. La fenêtre principale ressemblait un peu à celles qui ornaient la maison du Grand-Veneur située là-haut dans la Cité de Laval. Mais avec ses pilastres moulés et ses arcs arrondis cette fenêtre était la seule architecture qui donnât au bâtiment une note de distinction. D'autres ouvertures flanquées sans symétrie dans un mur bâti de pierres plates et de terre grasse, évoquaient plutôt une habitation minable de paysans manceaux. C'était *une maison d'artisan*.

Là, vivait avec sa femme et ses trois enfants un

coffretier. Il se nommait Maître Paré (1). Au-dessus de la porte d'entrée pendait la fière enseigne de la corporation : un coffret, peint sur un écu de bois.

Des compagnons taillaient, polissaient et clouaient les planches. D'autres creusaient, sculptaient et burlaient l'ivoire, le fer — métal rare — et l'or. Toute la journée la maison retentissait des mille bruits du travail. Coups de hâche et de marteau, conversations et cris, chocs et grincements métalliques, chansons.

Le maître coffretier de céans était connu dans toute la province du Maine jusqu'en Bretagne et Normandie où pullulaient pourtant les coffretiers. Pour les paysans et artisans pauvres, il confectionnait moyennant quelques livres tournois des huches — une simple caisse allongée, fermée d'un couvercle à charnières. Pour le Clergé, les nobles et les riches bourgeois, il ciselait l'or des coffrets précieux — des arabesques, des efflorescences, des médaillons et des têtes de guerriers casqués.

Les jeunes apprentis venaient de plusieurs lieues à la ronde pour acquérir les tours de mains de son Art. Les plus misérables manants et les plus opulents seigneurs connaissaient l'habile « Maître » de Bourg-Hersent. Aux gentilshommes de race il faisait des courbettes et disait : « Monseigneur ». Aux

1. Le quartier de Bourg-Hersent fait maintenant partie de Laval. « Le Château d'Ambroise Paré » (actuellement habité) n'est pas la véritable demeure du coffretier Paré, mais une maison construite sur l'emplacement et calquée à peu près sur son modèle.

manants il offrait sa chaleureuse main droite à serrer. Il ne tarda pas à jouir dans sa calme province d'une parfaite honorabilité et d'une réputation proverbiale.

Les commandes affluaient. Le métier devenait chaque jour plus prospère. Pour la première fois et depuis que la France existait, le pays traversait une période de paix intérieure. Le Roy Louis XII faisait la conquête du Milanais. Le royaume se trouvait épargné. Commerce et industrie étaient florissants. M^e Paré vivait dans une honnête aisance. Il aimait sa femme. Ses enfants grandissaient. Jehan l'aîné allait devenir barbier-chirurgien (1). Le cadet — appelé aussi Jehan — voulait aider son père. La fille, Catherine, se contentait de jouer...

Puis un certain jour de l'an 1509, un nouvel enfant naquit. Sa tête était joufflue, son corps potelé. Il suçait le lait avec avidité, souriait une fois rassasié, se débattait, grimaçait et pleurait s'il n'était pas satisfait. On le baptisa. On lui donna le nom d'Ambroise.

L'enfant grandit veillé par sa mère vigilante et bonne. Il avait six ans. Il était peu turbulent, n'aimait guère les jeux et se mêlait peu à ses camarades. Il se tenait à l'écart, les regardant s'amuser. L'un faisait-il une chute et se relevait-il endolori ? Ambroise riait, debout, les mains dans les poches

1. Les *barbiers-chirurgiens* étaient de simples barbiers, ayant peu d'instruction et ne faisant que les petites interventions (Différence avec les *chirurgiens-barbiers* véritables chirurgiens).

de son haut de chausse. D'habitude il apparaissait grave et plongé dans la réflexion. Il passait des heures entières à feuilleter les livres d'étude de son frère aîné Jehan. Il regardait avec de grands yeux curieux, les gravures sur bois, les estampes ou les miniatures et si quelque détail l'intriguait, il questionnait son père.

Celui ci le voyant l'esprit studieux et assez éveillé, décida de faire développer ces aptitudes. Il y avait à Bourg-Hersent un vieux pédagogue dont on disait du bien. Il lui confia son fils. Ambroise apprit l'alphabet, l'écriture, la grammaire et la mathématique. Il y mettait toute son attention et toute son ardeur. Chaque soir, rentré à la maison paternelle, il se mettait devant la grande cheminée et ouvrait ses livres. Il lisait, étudiait, la plume d'oie en main. Il fit de rapides progrès.

Mais le vieux professeur ne connaissait pas le latin. Et le Maître-coffretier voulait qu'on apprit le latin à son fils. Ses résultats surprenants l'encourageaient. Autre raison : Ambroise avait résolu de devenir chirurgien. Il entendait souvent parler de Chirurgie par son grand frère. Mais pour réussir dans ce métier et avoir un certain avenir il fallait connaître, disait-on, la langue latine. Grave écueil. Qui lui apprendrait le Latin ?

Seuls les membres du Clergé avaient les capacités requises. Or, Maître Paré ne voulait pour rien au monde choisir un précepteur ecclésiastique. La chose était contraire à ses opinions, à ses idées. Il

pensait que l'Eglise était un royaume dans le royaume, une puissance sinon à abattre, du moins à limiter. D'après lui l'Eglise n'était pas fondée selon la Raison, les doctrines du Christ et les Saintes-Ecritures : « Humilité, pauvreté... » répétait-il. D'ailleurs, des gens plus cultivés que lui — les seigneurs de Laval — ne raisonnaient-ils pas de cette façon ?... Il réfléchissait. Il voulait pourtant à tout prix choisir un nouveau professeur. Où le trouverait-il en dehors du Clergé ? Il hésita longtemps. Enfin ne voyant que le but à atteindre et oubliant un instant ses idées de Réforme, il finit par se décider. Il choisit un chapelain de Laval nommé d'Orsay. Celui ci moyennant quelques sols devait enseigner à son jeune élève les finesses de la Langue et la lecture dans le Texte. C'était merveilleux.

Un matin, Ambroise, les mains chargées de livres et de rouleaux de papier blanc, gravit la pente qui menait à Laval. Il arriva décidé chez son nouveau professeur. Celui-ci commença la première leçon — les éléments grammaticaux du début : Rosa, la rose. Dominus, le Seigneur. Ambroise trouva le Latin un peu aride. Mais il allait s'y intéresser et y prendre goût. Comme chez le vieux pédagogue de Bourghersent il allait faire d'étonnants progrès. D'ailleurs ne le fallait-il pas, s'il voulait devenir un jour Maître barbier-chirurgien ? Cela l'encourageait.

Il n'en fut rien de toutes ces belles espérances. L'insouciant et indolent d'Orsay n'était pas à la mesure de sa tâche. Leçons monotones, sans attrait.

Récréations fréquentes. Au lieu d'un porte-plume, il donnait à son élève une pelle et un râteau. Pendant que Cicéron, Phèdre, ou Tive-Live dormaient couverts de poussière dans un rayon de bibliothèque, Ambroise bêchait des carrés de légumes, et ratissait les allées. Souvent, — trop souvent — le vieux chapelain confiait sa mule au jeune latiniste. Celui-ci allait la promener hors des murs de la ville, près des rives vertes de la Mayenne. Le soir il rentrait tard, quand la bête avait assez brouté d'herbe tendre. Si d'aventure celle-ci avait fait une chute sur des cailloux pointus, le professeur de latin allait chercher l'huile, l'onguent et les bandelettes. Le petit Paré — commençant déjà à exercer ses aptitudes chirurgicales — devait nettoyer la plaie, l'oindre et la panser.

C'étaient des digressions un peu longues. Aussi les « leçons » du brave d'Orsay ne durèrent pas longtemps.

II

A LA RECHERCHE DE LA SCIENCE

Labor omnia vincit improbus

d'après AMBROISE PARÉ.

Le sort en était jeté. Ambroise — âgé maintenant de treize ans — ne saurait jamais le Latin. Jehan l'apprenti barbier-chirurgien, questionna un jour son frère. Faisait-il des progrès avec cet excellent chapelain ? Savait-il lire dans le texte ? Etait-il content enfin ? Ambroise dût répondre non. Son père s'emporta un peu, lançant de nouvelles critiques contre l'Eglise, les prélats et les prêtres. Jehan dut lui faire entendre qu'il valait mieux chercher une solution. S'il prenait son frère avec lui à Vitré où il désirait ouvrir une boutique ?... Il lui apprendrait le métier. Mais cela obligeait Ambroise à quitter ses parents... Il fallait trouver autre chose. Jehan se rendit donc chez maître Vialot, un de ses collègues de Laval. Il lui présenta ses salutations et lui parla de l'apprentissage éventuel de son frère. M. Vialot accepta. Il avait — assurait-il — de nombreux clients, de nombreuses opérations, des malades gravement atteints, très peu de barbes à raser et de cheveux à tondre... Jehan parti content.

Peu de jours après Ambroise se rendit auprès de son premier patron. Il chercha la boutique. Après quelques minutes de marche dans les rues tortueuses il aperçut une enseigne où étaient peints des ciseaux et un rasoir. Une porte ouverte où le soleil laisser tomber des rayons éblouissants. Des plats à barbe suspendus aux murs. Un chien indolent, couché sur les carrelages tièdes. Des compagnons travaillaient devant les yeux des passants curieux. En un mot : la « salle d'opération » de M^e Vialot. Ambroise enleva son bonnet et, timide, entra. Des bourgeois en longue houppe ou en tunique le dévisagèrent au passage. L'un dut faire une réflexion. Un autre dut rire... Ambroise froissait son bonnet entre ses doigts. Le visage un peu écarlate, il se présenta.

M^e Vialot devait être occupé. Il faisait un pansement. Il leva à peine la tête et n'accueillit le nouvel apprenti qu'après avoir conduit son patient jusqu'à la rue... Il voulut bien enfin lui donner quelques explications. Il commença par les « choses faciles ». Il lui fit balayer la boutique et nettoyer les instruments. Par la suite il lui enseigna l'Art de tondre. L'élève barbier adapta les ciseaux et se mit à l'ouvrage. Il fit plusieurs entailles dans la chevelure des clients. Mais ceux-ci, vu son extrême jeunesse, ne se plaignaient pas. Et paternels, ils sortaient même en le saluant.

Les jours suivants il apprit à raser. Il s'exerça à d'élayer et faire mousser le savon sur le visage, à

tenir le rasoir bien en main, à couper ras le poil dur et utiliser le plat à-barbe.

Toutes ces nouvelles choses l'amusèrent durant les premiers mois. Puis le travail finit par lui paraître fastidieux. Couper les cheveux et la barbe n'était pas ce qu'il cherchait à apprendre. Il voulait surtout tenir la lancette et faire des saignées, triturer des médicaments et préparer des onguents, manier le rasoir pointu « à deux tranchants » et tailler dans la chair sanglante. Me Vialot lui confiait rarement des interventions et ne lui livrait pas les secrets de ses traitements. Il laissait le soin à son apprenti de faire les opérations peu lucratives : la barbe et les cheveux.

D'autre part, la clientèle n'était pas aussi importante que son patron l'avait assuré à Jehan. Il s'agissait le plus souvent de paysans — vêtus de blouses, de chausses et de houseaux — qui venaient faire panser un coup, une plaie de faucille, ou une entorse due à un faux-pas dans un mauvais chemin. Quelquefois un riche bourgeois blessé dans un combat. Mais c'était à peu près tout. Les opérations revenaient toujours les mêmes. Ambroise n'apprenait plus rien.

Après un séjour de trois ans dans la petite boutique, il tira un beau jour sa révérence à Me Vialot. Il désirait choisir un centre plus important que Laval. Sur les indications de son frère, il se rendit à dos de mulet à Angers chez un barbier-chirurgien de grand renom. Là il fut encore déçu. Les opéra-

tions n'étaient pas plus variées que chez son premier patron.

Le petit Paré se sentit alors découragé. Comment arriverait-il au but ?

Les jours de repos il allait solitaire se promener à travers la ville. Il remarquait les moindres détails qui s'offraient à sa vue. Il était observateur. Il s'intéressait surtout aux choses touchant, de près ou de loin, l'Art de guérir et l'Anatomie. Tel ce « gueux de l'ostière », qu'il observa un vendredi Saint, « qui avait attaché à son pourpoint le bras puant et infect d'un pendu et demandait l'aumône à la porte du Temple »... Tel aussi « ce gros maraud qui contrefaisait le ladre »... Celà dénotait déjà un esprit sagace. Mais comment mettre à profit ces qualités ? Pas plus à Angers qu'à Laval, Ambroise n'avait les moyens d'aller plus avant dans l'Art de la Chirurgie.

Le hasard vient souvent en aide. Il secourut Ambroise. Jehan, son frère cadet n'était pas satisfait de son travail de coffretier. Il trouvait peu avantageux d'aider son père. Il était payé comme un simple compagnon. Ses journées s'élevaient à quelques deniers tournois. Il pouvait gagner maintenant davantage. On lui avait assuré qu'à Paris, il triplerait cette somme. Il se décida donc à aller dans la capitale chercher fortune.

Ambroise fut heureux d'apprendre cette brusque décision. Son frère le prendrait avec lui. Ils habiteraient la même maison et se partageraient les frais.

De plus ils feraient le chemin de Paris ensemble, quatre-vingt lieues à dos de mulet. Jehan accepta.

Le jour des préparatifs arriva. La joie du jeune apprenti s'estompa un peu. Il pensait. Il lui fallait bientôt quitter ses parents. Cela, il l'avait fait déjà. Mais cette fois quand pourrait-il les revoir ? Paris était à huit jours de marche... Le bonheur de pouvoir continuer son apprentissage disparaissait devant l'ennui de cette séparation.

Un jour, il alla quérir avec Jehan les deux mules du voyage. Ils les chargèrent chacune d'un bissac où se trouvaient entassés des vêtements neufs, des livres et des outils.

Ils firent leurs adieux. Ils embrassèrent les joues mouillées de leurs parents et de leur sœur Catherine. Ils montèrent sur leur bête et partirent. A leur gauche se dressait la silhouette massive du Château, de l'Eglise de Notre-Dame-des-Cordeliers, de la Cathédrale. A leur droite : le village d'Avenières enfoui dans sa vallée. Enfin les deux voyageurs traversèrent le pont de la Mayenne. Leur longue route commença.

Ambroise suivait, muet, triste et rêveur. Les paysages nouveaux ne le distrayaient guère. Son esprit était assez occupé par la douleur de ses parents et les projets qu'il faisait en se laissant bercer au pas lent de la mule. Paris ! Les librairies nombreuses, les interventions fréquentes et compliquées, les grands Maîtres de la Faculté !...

La nuit surprenait les deux frères. Il s'arrêtaient

à l'auberge la plus proche. *Le Lion d'Or*, *Le Cheval Blanc*, ou *Les trois Couronnes*. L'enseigne suspendue à une potence en fer ajoutait : « On loge à pied et à cheval. » Une branche de genévrier ou de houx se balançait au-dessus de la porte. Ils entraient dans la grande cour boueuse et encombrée. Un chien dodu, aux poils sales aboyait en guise de bienvenue. L'aubergiste, les bras nus, les pieds chaussés de lourds sabots venait à leur rencontre, saisissait les deux brides. Ils descendaient avec peine. Ils étaient raidis, brisés. Après avoir remisé leur mule, ils entraient dans la vaste salle d'auberge. Ils s'asseyaient devant la monumentale cheminée avec ses gros landiers, ses énormes buches, sa flamme haute et sa longue broche où rotissait tout un quartier de viande. Ils avaient parcouru aujourd'hui huit ou dix lieues. Il leur restait encore beaucoup de chemin à faire... Une servante à la mine rougeaude portait dans une marmite en terre le *hoscchepot* — du bœuf, du mouton, du veau, du lard, de l'ail, le tout cuit ensemble, additionné d'une sauce piquante. Ambroise reprenait alors un peu courage. Son frère le servait, lui versait de bonnes rasades de cidre et le faisait parler. D'ailleurs maintenant ce voyage intéressait l'apprenti-chirurgien. Tout en mangeant le pain sans sel, il regardait avec des yeux amusés la longue table poisseuse et souillée, une estampe naïve accrochée au mur, le chien croquant les os sous la table, les volumineuses poutres, noircies de fu-

mée, où pendaient des paquets d'ail et d'oignons.

Après que la servante avait posé devant eux la tarte aux fruits — pétrie à la moelle de bœuf — les deux voyageurs vidaient leur pichet, engageaient quelques brides de conversation avec des muletiers, puis allaient se coucher. Le lendemain ils remontaient pleins de vigueur sur leur deux bêtes.

Au bout d'une semaine ils arrivèrent aux portes de Paris.

Après quelques heures de recherches à l'aventure, ils tombèrent sur une habitation d'aspect engageant, rue de la Huchette, quartier des rotisseurs. Ils commencèrent leur nouvelle installation. Le soir de très bonne heure Ambroise se coucha. Malgré le bruit qui montait des boutiques, il s'assoupit et dormit d'un sommeil de plomb.

III

DES JOURNÉES BIEN REMPLIES

Les Anciens nous servent seulement d'eschauguettes pour voir de loin.

AMBROISE PARÉ.

Une vie dure, pénible, déprimante commença. Sollicitations. Démarches vaines. Courses fatiguanes à travers les rues étroites. L'apprenti de Bourghersent trouva enfin un barbier qui voulut l'accueillir en sa boutique.

Il commençait à être inquiet. Sa bourse était déjà vide. Son père l'avait garnie avant son départ de plusieurs livres tournois. Mais il avait eu des dépenses imprévues. Ah ! où était sa campagne aux pommiers chargés de fruits, aux prairies luxuriantes ? Sa province où quelques sols suffisaient pour rendre riche ?... Heureusement tous ces soucis d'argent seraient désormais finis. Il allait gagner assez pour vivre. Ce que lui enverrait son père serait du supplément. Il se mit au travail.

Levé dès l'aube il se rendait à la boutique. Des clients matinaux se trouvaient là. Certains s'impatientaient. Il les rasait, tondait, frisait en quelques

minutes. Le « maître » arrivait « coiffé d'un béret noir avec double panache de plumes blanches ». Ambroise l'assistait dans les interventions chirurgicales (« Cogitations et curation des clous, bosses, anthrax, charbons, phébotomies et saignées »). Il partait ensuite à travers la ville chez d'autres clients. Il passait au fer les vieilles perruques, faisait des papillotes. Il lavait la tête à l'aide d'une éponge, frictionnait avec énergie.

Deux heures de l'après-midi. Repas rapide, consistant à avaler des bouchées de pain-sans-sel tout en pensant aux barbes à savonner et aux cheveux à peigner.

Vite il revenait à la boutique. Le soir était plus calme. Il rangeait les instruments, suspendait les plats à barbe, fabriquait des lancettes. Il employait ses heures de repos à étudier des ouvrages chirurgicaux.

« Je ne veux m'arroger, disait-il, que j'aie lu Galien, parlant Grec ou Latin, car n'a plu à Dieu tant faire de grâce à ma jeunesse qu'elle ait été en l'une ou l'autre langue instituée... »

Il se plaçait sur un tabouret. Un livre sur les genoux, le dos courbé il lisait les auteurs de la Chirurgie officielle. Il existait dans quelques rares librairies des traductions des œuvres de Galien, Guy de Chauliac, Lanfranc, Jean de Vigo.

En pleine méditation, au moment où il atteignait le vif du sujet, un manœuvre pressé faisait irruption dans la boutique.

— « C'est pour les cheveux » !

Il fallait délaissier Galien pour écouter les banalités d'une conversation indifferente... Les cheveux crissaient sous les lames de ciseaux. L'ouvrier parlait d'une voix forte et avinée. Ambroise répondait par « Oui !... Non !... Evidemment ! ».

Son esprit était ailleurs. Il réfléchissait aux pages qu'il venait de lire.

La journée finie, il comptait sa maigre recette et courait rue de la Bûcherie, où se trouvait la Faculté de Médecine (1). Des étudiants nantis de leur titre de « Maître-ès-Art » — le Baccalauréat — se pavanaient devant le portail. Ils étaient tous fils de nobles et de bourgeois. Ils n'avaient jamais touché une lancette ou un bistouri. Il était malséant de le faire... Le visage pâli et hâve ils gesticulaient pour donner un peu d'allure aux plis de leur robe. Ils étaient depuis plusieurs minutes sortis de leur cours. Ils n'étaient pas pressés. Libres de tous soucis, ils allaient maintenant boire et jouer dans les tavernes du Quartier. Ils étaient étudiants en Médecine.

Ambroise, un livre sous le bras, passait alerte, fier de sa santé robuste. Mal vêtu, en pourpoint d'artisan, il gagnait la salle de Cours. Sa journée d'étude ne faisait que commencer. Il n'était qu'étudiant barbier-chirurgical.

Une salle haute. Des colonnes de style. Des

1. Actuellement local de l'Association Générale des Etudiants.

fenêtres arrondies en arc, aux multiples carreaux posés en losanges. Deux rangées de pupitres à cinq places. Une chaire monumentale, sorte de fauteuil énorme taillé dans le bois massif. Sur une table située au centre : un cadavre nu, à demi putréfié. Trois bedeaux protocolaires, majestueux, guindés dans une robe noire. Ambroise regagnait sa place. Un camarade venait à passer. Serrement de mains, conversation amicale... Mais tout à coup les trois bedeaux, la canne de cérémonie sur l'épaule droite, martelaient d'un pas de Suisse les carrelages de la salle.

Silence !

En robe rouge à grandes manches noires rehaussée par la blancheur immaculée de l'épitoge, en bonnet carré, le Professeur entrait. Les élèves chirurgiens se levaient, applaudissaient. Après un sourire et une légère courbette, il s'asseyait sur la chaire en bois dur et ciré. Deux bedeaux se plaçaient de chaque côté de lui, et le troisième se dirigeait, magistral, à l'autre extrémité. Le Maître prenait un air grave. Il se tournait vers un pupitre grinçant où était ouvert un grand Livre. Le cours d'Anatomie commençait.

— « Messieurs ! Galien assurait que... ».

Après le préambule, venaient les choses pratiques : la dissection. Un « prosecteur » en robe — un barbier-chirurgien de la ville — arrivait armé d'un rasoir, d'un maillet de plomb, de pinces, de scies et d'objets plus ou moins tranchants. Il se

retroussait les manches. Il coupait, taillait. Les côtes du cadavre craquaient sous l'outil, le thorax cédait, les poumons et le cœur apparaissaient. Des odeurs putrides se répandaient dans la salle. Du haut de sa chaire le Professeur continuait la conférence et désignait du doigt les différentes phases de la dissection. Le Prosecteur blasé plongeait avec assurance les deux mains nues dans les entrailles. Des craquements d'adhérences sortaient amplifiés de la cage osseuse. Le mort — la bouche entr'ouverte et un rictus au coin des lèvres — remuait la tête, agitait les pieds...

Ambroise manifestait les premiers jours quelques signes de répulsion. Il était d'une nature sensible. Mais il fut vite habitué à toutes ces scènes macabres. Ne serait-ce point plus tard son métier, celui qui consistait à vivre chaque jour parmi le sang, les viscères, et les cadavres ? Devait-il faire preuve de sensibilité devant une simple dissection de Faculté ? Etudier, analyser, dilascérer un corps mort, de la matière bruté, était-ce un acte horrible ?

Le jeune apprenti sortait en sifflotant...

Il faisait nuit. De l'autre côté de la rive se devinait un coin de l'Eglise Notre-Dame. Le corps brisé, les jambes alourdies, il traversait la rue du Petit-Pont, face au Petit-Châtelet. Il s'engageait dans une ruelle où flottait les arômes de la viande cuite à point. Il se trouvait rue de la Huchette.

IV

EN L'HOTEL-DIEU DE PARIS

Mais le bonhomme ne savait pas que
j'avais demeuré trois ans à l'Hostel Dieu
de Paris pour y traiter les malades.

AMBROISE PARÉ.

Ambroise fut assez vite remarqué de ses professeurs par son intelligence, sa sagacité, son esprit d'observation et son ardeur au travail. Il se créa de nombreux protecteurs et amis. Me Jacques Dubois dit Sylvius, en fut un. Le cours finit ils parlaient ensemble Anatomie et ne se quittaient qu'après avoir cheminé quelques minutes le long des quais.

L'Hôtel-Dieu manquait cette année de compagnons chirurgiens. Un choix fut fait parmi les plus habiles apprentis de la ville. Ambroise fut nommé. Sa joie fut grande. Le fils du coffretier de Bourg-Hersent nommé Compagnon-chirurgien en l'Hostel-Dieu de Paris... Voilà qui satisfaisait son amour-propre. Il ne savait ni latin, ni grec. Qu'importait. Il allait acquérir la pratique de son métier et « besogner ». Il laissait les langues mortes à ceux qui « feuilletent les livres, gazouillent et caquettent ».

« Le laboureur a beau parler des saisons déduire

quelles semences sont propres en chacun terroir... tout cela n'est rien s'il ne met la main aux outils, s'il n'accouple les bœufs et ne les lie à la charrue... »

Il quitta donc la boutique du barbier et sa nouvelle vie à l'Hôtel-Dieu commença.

Des salles mal éclairées, sentant la transpiration, la pourriture, la sueur, l'urine et les médications. Un air peu souvent renouvelé à cause du « vent du Midi ». Des malades gisant sur des grabats aux couvertures en désordre. Des plaintes lugubres, des cris déchirants. Des agonisants, des morts blafards à la bouche entr'ouverte, aux yeux tournés. Le nouveau compagnon examinait les malades, prenait des observations, aidait à opérer. Il se vit même bientôt confier le soin des interventions.

« Un hiver il faisait si grand froid qu'à aucuns malades couchés audit Hostel-Dieu, l'extrémité du nez se mortifia sans y avoir aucune pourriture : à quatre d'iceulx, je fis amputation de ladite partie, desquels deux guérirent ; les autres moururent. »

En l'an 1533 éclata à Paris une épidémie de peste. Les rues étaient parsemées de cadavres. Les cavaliers passaient à toute allure en se couvrant le visage. Des malades pâles, frappés de vertige, tombaient sur le pavé. D'autres sentant venir la fin s'accroupissaient pour mourir. Là, une femme était étendue. Sa position attestait les convulsions d'une mort atroce. Son enfant nouveau-né, se débattait près d'elle cherchant à saisir le sein déjà froid. Les habitations contaminées étaient mises en quarantai-

nes et marquées de deux croix de bois. L'Hôtel-Dieu était plein de pestiférés. La place manquait. Les Frères et les Sœurs St-Augustin devaient refuser des malades (1). Ceux-ci mis à la rue sortaient en montrant des poings. C'était la panique.

Ambroise eut fort à faire. Avec un complet mépris du danger il détergeait et pansait les bubons pestueux, répandait dans les salles « des choses aromatiques comme d'encens, de myrrhe, benjoin, rose, feuilles de myrthe, lavande, rosmarin, sauge, basilic, serpolet, marjolaine, genest, pomme de pin, clous de girofle, oiselets de Cypre ». Il étudiait et notait les signes de la terrible maladie : Bubon de l'aine ou de l'aisselle, fièvre, vomissements, diarrhée, toux, expectoration, délire, mal de tête...

A ses heures de répit il disséquait. Un bandeau sur le nez et la bouche, il taillait dans la chair. Le mort encore tiède exhalait des vapeurs doucâtres et nauséuses. Ambroise se penchait, examinait les organes : Ganglions hypertrophiés, poumon congestionné, cœur encombré de caillots noirs, vésicule pleine de bile épaisse, rate grosse, estomac couvert de taches hémorragiques.

Les pestiférés de l'Hôtel-Dieu mourraient par dizaines chaque jour. Leur lit était aussitôt pris par d'autres malades. C'était un défilé ininterrompu de moribonds. Un égout placé devant la porte de l'hôpital recevait « les linges et les excréments ».

1. La confrérie de Saint-Augustin dirigeait l'Hôtel-Dieu.

Les cadavres étaient dirigés à la hâte et pêle-mêle, vers le cimetière Saint-Innocent (1) situé aux environs du Chatelet. Là les chiens déterraient les morts et les mangeaient. Le cimetière avait reçu le nom de « charnier St-Innocent ».

Mais les Frères et les Sœurs Saint-Augustin égre-
nèrent leur chapelet et dirent des prières. En l'Eglise
Notre-Dame furent chantées des Messes.

Le fléau disparut.

Un soir à la lueur indécise d'une lampe à huile le
compagnon chirurgien écrivit le résumé des consta-
tations cliniques :

— « Premièrement. Cause divine de la Peste ;
L'Ire de Dieu... »

1. Aujourd'hui : la rue des Innocents.

LE VOYAGE DE TURIN

Vers la fin de l'année 1536 Ambroise Paré avait l'intention de passer ses examens de barbier-chirurgien. Il fouilla ses poches, les retourna, compta ses pièces d'argent, rassembla toute sa monnaie. Il ne possédait que quelques livres-tournois. Comment pourrait-il attendre la date des « épreuves » et procéder à la révision de ses « auteurs » s'il n'avait pas de quoi vivre en attendant ? Les fonctions de compagnon-chirurgien, bien que très honorifiques, étaient peu lucratives. Autrefois quand il avait des embarras d'argent ses parents l'aidaient. Mais ils venaient de mourir. Il lui fallait trouver le moyen de gagner sa vie seul.

Il eut recours à ses relations.

C'était l'époque des luttes ardentes contre l'Empereur Charles-Quint. Le Roy François 1^{er} préparait avec « Monsieur le Connétable » sa troisième guerre contre la Maison d'Autriche. Son intention était d'occuper la Savoie et le Piémont, possessions du Duc de Savoie, allié de l'Empereur. M. de Montejan nommé colonel général de l'Armée des gens de

pieds, était à la recherche d'un chirurgien pour l'accompagner dans ses nouvelles expéditions.

On lui présenta Ambroise, jeune homme de 26 ans.

L'armée se mit en route. Il fallut chevaucher nuit et jour. Les haltes étaient rares. Ambroise habitué à la vie sédentaire de l'hôpital dût faire de sérieux efforts pour ne pas rester en arrière. Ses muscles n'étaient pas entraînés, sa peau n'était pas encore tannée... Autrefois il avait fait le voyage de Bourghersent à Paris. Mais sa mule n'avait rien de la fougue de ce cheval qui partait en guerre et reniflait l'odeur de la poudre noire.

Les piquiers et les lansquenets composaient l'avant-garde. La cuirasse luisante, avec gorgerines et tassettes, le haut de chausse et le pourpoint tailladé, le casque empanaché, la pique ou la hal-lebarde sur l'épaule droite, ils marchaient un peu courbés, d'un pas égal et résigné. Derrière venaient les arquebusiers, les porteurs de couleuvrines à main et la « gendarmerie ». Enfin suivaient les canons. Traînés par deux gros chevaux qu'un conducteur acharné fouettait d'une corde à nœuds, ils roulaient lourdement à travers les chemins défoncés.

Tout ce cortège de fer se déplaçait dans un fracas de pas cadencés, de chevaux piaffants, dans un cliquetis de piques, de lances, de pertuisanes, et dans un tremblement terrestre de véhicules alourdis.

Les Alpes jusqu'au Pas de Suse furent difficiles à franchir.

L'Armée du Roy tomba bientôt sur les forts et tranchées ennemis. Couleuvrines, arquebuses et canons commencèrent à donner. Des maisons brûlaient. Le ciel était gris de fumée, l'air irrespirable. M^e Paré, posté en arrière, tressaillait et sursautait aux détonations qui se répétaient de minutes en minutes. Il avait lu dans les livres des descriptions de combats modernes avec ces nouvelles et dangereuses armes à feu. Mais pour la première fois il se rendait vraiment compte des progrès faits dans l'Armée... Il avança, suivant la marche des troupes. Il entra à Suse. Les balles et les boulets sifflaient. Les morts jonchaient le sol. Les rues étaient rouges de sang. Les blessés criaient sous les pieds des chevaux. Le jeune chirurgien sentait son cœur se serrer de compassion.

— « Et véritablement, se disait-il, je me repens d'être parti de Paris pour voir si piteux spectacle. »

Les ennemis — deux-cents environ — s'étaient enfuis dans le Château de Villane « assis sur une petite montagne ». Monsieur le Connétable ne voulut pas les laisser en arrière afin de rendre le chemin libre... « Or les susdits soldats du Château voyant venir nos gens d'une très grande furie, firent tous devoir de se défendre, tuèrent et blessèrent un grand nombre de nos soldats à coups de piques, d'arquebuses et de pierres, où les chirurgiens eurent beaucoup de besogne taillée. »

On transporta les blessés sous des abris, des tentes ou des maisons abandonnées. M. de Montejan était sain et sauf. Ambroise fut envoyé auprès des soldats. Il coupa des bras et des jambes, trépana, réduisit des fractures ou des « dislocations ».

Où il se trouva fort embarrassé ce fut pour les plaies d'arquebuses. « J'étais en ce temps-là bien doux de sel parce que je n'avais encore vu traiter les playes faites par harquebuses. » Il les savait difficiles à guérir. Elles « précipitaient de vénerosité à cause la poudre ». Il feuilleta le précis *Des plaies en général* de Jean de Vigo, livre premier, chapitre huitième. Jean de Vigo recommandait de cautériser ces blessures « avec de l'huile de Sambuc (1) toute bouillante » dans laquelle il était bon d'ajouter « un peu de thériaque » (2).

Ambroise hésita. Était-ce logique de verser sur une plaie de l'huile bouillante ? Le « pauvre soldat » n'allait-il pas souffrir davantage ? N'était-ce pas créer une brûlure là où n'existait en somme qu'une plaie contuse ? Enfin ! Puisque Jean de Vigo l'assurait et que tous les autres chirurgiens de l'armée le faisaient... Il finit par prendre la « hardiesse » de faire comme eux. Il « appliqua la dite huile la plus bouillante possible dedans les plaies avec tentes et setons ». Le liquide se répandait en bruissant et les blessés hurlaient de douleur. Leur plaie exhalait des vapeurs sentant la chair grillée et prenait

1. Sambuc, Sureau.

2. Voir page 106.

une teinte noirâtre, rouge autour. Les douleurs persistaient longtemps. Ils ne dormaient pas la nuit. Plusieurs avaient de la fièvre, des cauchemars affreux et du délire. Certains mourraient rapidement.

Un jour, le ravitaillement se fit mal et les blessés furent plus nombreux. L'huile de Sambuc manqua. Paré réfléchit un instant. Il lui fallait prendre une décision. Le temps pressait. Il composa « un digestif fait de jaune d'œuf, d'huile rosat et de térébenthine ». Il délaya le tout pendant quelques minutes et en fit des applications sur les plaies.

Il se coucha. Il ne dormit pas « à son aise ». Il ne pouvait s'empêcher de songer à ce qu'il venait de faire. Il se tournait et se retournait dans son lit. Il avait chaud. Il se levait, marchait, se recouchait. Si le matin il trouvait ses malades empoisonnés « par faute d'avoir cautérisé » ? De très bonne heure il passa son haut de chausse, endossa son pourpoint maculé de sang, et, inquiet, les yeux gonflés d'insomnie, alla faire sa visite quotidienne.

Ceux traités par l'huile bouillante étaient « fébricitants avec grande douleur et tumeur aux environs de leur plaie ». Ceux auxquels il avait appliqué le médicament digestif, souffraient peu, avaient bien dormi et leur plaie était « sans inflammation ni tumeur ».

Ambroise se sentit plus léger. La ride verticale qui lui allongeait la racine du nez s'effaça.

— « Adonc, je délibérerai de ne jamais plus brûler

ainsi cruellement les pauvres blessés des arquebuses..»

Les combats se calmèrent un peu. Les Impériaux reculèrent devant l'armée du « grand Roy François ». Turin fut occupé. Le chirurgien de M. de Montejan avait quelques loisirs. Il était « toujours par les champs d'un côté ou d'autre ». Il apprit qu'à Turin exerçait un chirurgien « qui avait le bruit par dessus tout de bien traiter les plaies faites par les arquebuses ». C'était une occasion sans pareille pour s'instruire. Ce guérisseur avait la réputation de ne pas soigner avec l'huile de sambuc bouillante. Quelle était la recette de son baume ? Et d'abord comment s'introduire auprès du savant confrère piémontais ?

Ambroise, après maintes aventures, « trouva façon de s'insinuer ».

— « Il me fit faire la cour deux ans avant de pouvoir tirer sa recette. Enfin, avec dons et présents, me la donna, qui était faire bouillir dans l'huile de lys des petits chiens nouvellement nés et des vers de terre préparés avec de la térébenthine de Venise... »

L'ancien compagnon de l'Hotel-Dieu fut « bien joyeux » de connaître la formule. De l'huile de lys, des petits chiens bouillis, des vers de terre, de la térébenthine de Venise... C'était à peu près le remède qu'il avait trouvé « par cas fortuit »... Et un sourire passa sur son visage satisfait.

M. de Montejan, nommé Maréchal depuis quelques mois, tomba gravement malade. M^c Paré l'examina.

Il ne lui trouva rien qui justifiât une intervention et fit appeler un médecin de Milan « qui n'avait pas moins de réputation que défunt M. le Grand pour bien faire la médecine ».

On aperçut au loin la silhouette d'un homme drapé dans un manteau rutilant, à califourchon sur une mule. Celle-ci avançait clopin-clopant, baissant la tête. L'homme droit comme un I, ne remuait le torse que dans les faux-pas de sa bête fourbue... Il arriva près de la tente de M. de Montejan et descendit, empêtré dans les plis de son manteau. Il entra : « Je suis le Médecin de Milan ! » Il présenta ses salutations, enleva sa toque rouge à jugulaire blanche, s'approcha du lit, dégraffa son manteau à large col, prit soin de la petite croix d'argent épinglée sur le côté gauche, retroussa d'un geste solennel les manches de sa robe écarlate, commença son examen et déclara :

— « C'est un flux hépatique ! Je reviendrai... »

Il revint. M. le Maréchal mourut.

Ambroise en ressentit beaucoup d'ennui et ne voulut pas rester auprès de M. d'Annebaut que le Roy envoya en toute hâte.

— « J'avais perdu mon maître qui m'aimait intimement et moi lui pareillement. Aussi m'en revins à Paris. »

VI

ENTRE DEUX CHEVAUCHÉES

Ambroise avait maintenant sa matérielle assurée, ou presque. Il résolut de terminer ses études. Avant de se remettre au travail il alla rendre visite à quelques camarades. Il pensa à son excellent ami Théodore de Herry, parti également en qualité de chirurgien à la guerre en Italie. Peut-être était-il de retour ?

Il alla pour le voir. Le jeune Herry penché sur sa table de travail était en train de compulsier des ouvrages de chirurgie. Ils furent heureux et un peu surpris de se retrouver. Effusions chaleureuses, éclats de voix, bavardage. Ils se racontèrent leur voyage. Herry avait été jusqu'à Rome. Il avait appris là-bas « la curation de la maladie vénérienne » mais avait fait très peu d'interventions chirurgicales. Maintenant pour rattraper le temps perdu, il suivait des cours à la Faculté (ceux de Jacques Houllier et d'Antoine Saillard). Evocations de quelques souvenirs d'étude : leur vie en l'Hostel-Dieu, leurs cours rue de la Bûcherie, leurs Maîtres. C'était l'heureux temps. Celui de la demi-insouciance.

L'époque où l'on ne pensait pas aux examens. Mais il fallait bien en finir.

Ils décidèrent de se présenter ensemble aux épreuves. A deux, ils se sentiraient plus courageux, plus forts...

Le retour de Paré alla jusqu'aux oreilles de M^e Sylvius. Comment ? Son élève était revenu d'Italie et n'avait pas encore pensé à lui faire une visite ?

Le vieux Professeur griffonna un mot et le fit porter rue de la Hûchette. Il invitait à dîner son oublieux élève.

Donc, ayant mis ce soir-là ses vêtements les plus neufs, M^e Paré se rendit en la demeure du Pr Sylvius, une maison pauvre d'aspect.

Le Pr Sylvius passait pour avare. Et à cause de cela certains le tournaient-ils au ridicule. Ne disaient-ils pas qu'avant de mourir il se mettrait des bottes afin de traverser le Styx sans avoir recours à la barque de Caron et ne pas payer l'obole ?... Fils d'un camelot des environs d'Amiens, arrivé à la célébrité à force de travail, le Pr Sylvius n'avait pas changé sa vie qui était celle d'un artisan, celle de son père. Il aimait d'ailleurs un peu Ambroise à cause des origines humbles de celui-ci. Il se revoyait lui-même à trente ans, luttant pour vivre, étudiant encore pour s'élever, se perfectionnant toujours.

La salle à manger. Un candélabre posé sur la table donnait une lueur vacillante. Quelques mots de conversation amicale. « Lave-main » traditionnel. Sylvius fit asseoir son invité et le repas commença,

frugal. Deux assiettes d'étain, deux gobelets. Pas de fourchettes selon l'usage. Tout en trempant les doigts dans les mets fumants l'élève narrait en détail son voyage à Turin.

« Le château, expliquait-il, fut pris en partie par le Capitaine Le Rat qui grimpa avec plusieurs soldats de sa compagnie sur une petite montagne... Il reçut un coup d'arquebuse à la cheville du pied droit, et tout subit tomba en terre, et dit alors : A cette heure Le Rat est pris.. »

La bonne humeur un peu populaire d'Ambroise amusait le Maître.

« Nos gens de pied montèrent à la brèche et mirent les ennemis tous en pièces, excepté une fort belle, jeune et gaillarde Piémontaise qu'un grand seigneur voulut avoir pour lui tenir compagnie de nuit, de peur du loup-garou.. »

Le Pr Sylvius riait. Il s'essuyait de temps en temps le bout des doigts à l'aide d'une gigantesque serviette de grosse toile et pensait : « Ah ! ce Paré... toujours le même... Il n'a pas changé... »

Au dessert on parla Chirurgie. Ambroise exposa son traitement des plaies par arquebuses. Il décrit cette nuit atroce, passée à attendre les effets du « digestif » qu'il avait composé... A ce moment les yeux du Professeur s'illuminèrent sous leurs paupières flétries. Il félicita vivement son élève et l'engagea à publier ses observations. De les publier en français puisqu'il ne connaissait pas le latin. Un tel ouvrage ferait du bruit et atteindrait même un plus

grand nombre de confrères. Tous les barbiers le liraient.

Jusque-là le jeune étudiant n'avait pas vu la portée que pouvait avoir la publication de ses travaux en français. La conversation d'un Maître à cheveux blancs était pour cela nécessaire. Mais la vérité lui apparaissait claire. C'était décidé, il écrirait. Il ne connaissait pas très bien aussi sa langue « françoise » Mais il l'étudierait. Il promit de prendre la plume, aussitôt après ses examens.

Le repas prit fin. Il était assez tard. Le Professeur alluma une torche de cire, serra la main de son élève et lui souhaita bonne chance.

Plein d'une ardeur nouvelle M^e Paré commença ses révisions. Il se levait de bon matin. Dans la journée il allait parfois faire les saignées que le Pr. Sylvius lui confiait. A son retour il se remettait à étudier. Son camarade Herry venait souvent le voir. Ils bavardaient un instant ensemble, parlaient des questions susceptibles d'être posées.

Un jour ils allèrent rue de la Bûcherie se faire inscrire. Ils versèrent les droits, un écu pour chaque docteur du jury. Ils passèrent les premières épreuves avec succès (fin de l'année 1540). Quelques mois après ils versèrent d'autres écus et se présentèrent au dernier examen. Ils payèrent sans tarder le montant de la « maîtrise », s'engagèrent à faire les dissections dans les Ecoles de Médecine de France, et de renouveler tous les ans à la Saint Luc un « serment de soumission » (qui consistait à ne pas em-

piéter sur le domaine des *Chirurgiens-barbiers*). Alors un scribe de la Faculté traça de sa plus belle écriture :

« A razoribus de novo examinatis : A duobus razoribus qui anno praeterito examinati fuerant, videlicet, ab Ambrosio Paré (72 sols 6 deniers parisis), Theodorico de Herri (72 sols 6 deniers parisis). »

Ils étaient élevés au grade de barbier-chirurgien.

Ainsi Ambroise Paré pouvait désormais ouvrir une boutique. Mais cette situation ne l'enthousiasmait pas. Végéter dans une ruelle de Paris, raser et tondre, ne faire que quelques interventions bénignes, laisser les autres aux *Chirurgiens-barbiers*, chirurgiens de la Congrégation de Saint-Côme et Saint-Damien ? (1).

Il se sentait la force de mieux faire. Il avait des projets à l'étude. Un jour ou l'autre malgré son ignorance du latin il triompherait bien des chicaneries de ces chirurgiens-barbiers qui prétendaient être les seuls à connaître la chirurgie.

Avant de poursuivre ses études il se fiança. Il avait eu l'occasion de rencontrer la fille du valet-chauffe-cire de la Chancellerie : Jehanne Mazelin. Elle était d'une santé délicate, mais son caractère doux lui plaisait. Elle n'était pas d'une beauté remarquable, mais pour lui cela ne comptait guère.

1. Les chirurgiens-barbiers faisaient partie de la Congrégation de Saint-Côme, dont les locaux étaient situés au coin de la rue la Harpe et des Cordeliers (rue disparue et parallèle à la rue de l'Ecole de Médecine).

Il se plaisait à classer les jeunes filles en deux catégories : les « damoiselles » et les « garces » (sic).

« Par devant Maitres Jehan Dupré et Raymond d'Orléans, notaires du Roy nostre Sire au Chatelet de Paris » le 30 juin 1541 il se maria. Les témoins de Jehanne furent : Marguerite Choisel (veuve de Odo de Prime, maitre barbier-chirurgien à Paris) et Mary de Prime (marchand bourgeois de Paris). Pour M^eParé : Etienne de Larivière (chirurgien du Roy) et Etienne Drouet, « homme bien exercité et expérimenté en l'Art de la Chirurgie ». Les époux reçurent « six cents livres tournois avec les habillements fillieaux que ladite Jehanne Mazelin a de présent à son usage ». A la mort de M^e Paré « sa dite future épouse » recevait la somme de deux cents livres tournois. « De même ledit Ambroise Paré aura et prendra par préciput tous ses habillements, bagues et instruments de chirurgie qu'il aura le jours du trépas de ladite Jehanne Mazelin, car ainsi a été convenu et accordé par exprès entre les dites parties en faisant ce présent traité qui autrement ne se fut fait... »

Une fois ces formalités réglées. Ambroise put se remettre à la tâche et poursuivre le but qu'il s'était avant tout proposé : *la Chirurgie*.

VII

LE VOYAGE DE PERPIGNAN

Les opérations de chirurgie s'apprennent à l'œil et au toucher.

AMBROISE PARÉ

Quelques mois passés en Piémont avaient été plus profitables que quatre années d'études dans les Traités savants. Aussi Ambroise pour parfaire ses travaux désirait-il revenir sur les champs de bataille. D'un côté sa jeune femme ; de l'autre, la guerre, avec ses balles et ses boulets, mais la possibilité de se perfectionner. Il choisit la guerre : la Science. La guerre, se disait-il, est l'école de la chirurgie.

M. le Vicomte de Rohan, « Comte de Porhoët, de la Garnache, de Beauvoir, de Carentan, prince de Léon », avait entendu parler de l'habileté de M^e Paré. Il le fit appeler et lui demanda s'il voulait l'accompagner à Perpignan. M^e Paré n'hésita pas. Il allait pour quelques jours quitter Jehanne, la laisser seule. Elle allait pleurer. Mais il promettrait de revenir vite auprès d'elle et tout s'arrangerait.

Au jour convenu, il sauta sur un fort cheval, piqua des deux, et chevaucha à brides abattues. Il fal-

lait arriver vite, Perpignan était occupé par les Espagnols et le jeune chirurgien était attendu au camp.

A Lyon, pourtant il dût faire halte. Il se sentit mal, un peu courbatu. Il eut une hématurie.

« Je pissois le sang tout pur. »

Il ne fut pas alarmé. Une hématurie n'était pas pour lui un signe grave.

« Je suis resté trop longtemps à cheval » se dit-il. Il s'alita. Par le repos l'hémorragie diminua et finit par disparaître après quelques heures.

Avec des ménagements il pût quand même atteindre Perpignan (1) où les soldats lui firent une ovation.

Il avait à peine rejoint le camp, qu'il assista à une attaque des Espagnols. « Les ennemis firent une sortie et vinrent enclouer trois pièces de notre artillerie, là ils furent repoussés jusqu'aux portes de la ville. »

Il y eut beaucoup de morts et de blessés. Entre autres M. de Brissac « grand maître de l'artillerie » reçut un coup d'arquebuse à l'épaule droite. On le transporta livide sur son lit. On lui enleva des vêtements. Trois ou quatre chirurgiens, les plus experts de l'armée, ne purent trouver la balle. « Elle est entrée dans le corps » disait l'un. L'autre assurait le contraire. Le troisième était d'un autre avis. « M. de Brissac enfin m'appela pour savoir si je pourrais

1. Le camp s'étendait de Perpignan jusqu'à la côte.

être plus habile qu'eux, pour ce qu'il m'avait connu en Piémont. »

Le sang coulait. Le patient souffrait et se tenait l'avant bras à l'aide de l'autre main pour atténuer la douleur. M^e Paré très calme entra sous le tente, se découvrit. Une minute de réflexion. Puis un éclair de pensée. Un chirurgien ne raisonne pas toujours selon tel chapitre de ses livres... Il fit asseoir M. de Brissac et lui demanda *de se placer dans la position où il se trouvait lors du coup de feu*. Péniblement M. de Brissac s'exécuta et saisit même un javelot. Sur le champ de bataille il avait ainsi dans les mains une pique pour combattre.

L'air grave, M^e Paré palpa avec douceur les régions voisines de la plaie. La balle avait suivi telle direction. Elle devait donc se trouver dans telle région. Quelques secondes suffirent. Il sentit « sous l'omoplate » une petite tuméfaction, dure et douloureuse.

Il venait tout simplement de trouver le projectile.

— « Palpez celà !... »

Les chirurgiens de l'armée assemblés autour du patient, furent assez émerveillés de pareille adresse. Ils ne s'étaient jamais demandés quelle importance pouvait avoir la *position* dans la recherche d'une balle. Mais dans quel traité de chirurgie leur éminent confrère avait-il appris ?...

«... Elle fut tirée par M^e Nicole Lavernault, chirurgien de M. le Dauphin, qui était lieutenant du

Roy en cette armée. Toutefois l'honneur m'en demeura de l'avoir trouvée. »

M. de Brissac guérit.

Peu après les Espagnols augmentèrent leur effectif de quatre compagnies supplémentaires. Notre armée était en état d'infériorité marquée. Les attaques devinrent de moins en moins nombreuses de notre côté. La peste s'en mêla et commença à faire des ravages dans le camp. Pour comble de malheur « un bien grand vent marin s'éleva » qui emportait les tentes, aveuglait les yeux saupoudrait de poussière les provisions de bouche. Une violente tempête commença. Les vagues déferlèrent, furieuses, écumantes. Les soldats n'eurent pas le temps de lever le siège. « Il y eut beaucoup de charrettes, de charretiers, mulets et muletiers submergés en la mer avec grandes pertes de bagages. »

Le camp fut rompu.

M^e Paré remonta sur son cheval et prit le chemin du retour.

Le vent lui cinglait le visage. Mais il n'en faisait aucun cas. Ce voyage bien que pénible lui avait fourni l'occasion de trouver ce principe gros de conséquences pour la Chirurgie de l'Armée : *la position dans la recherche des projectiles*. Un beau résultat. Il ne manquerait pas de consigner cela dans ses notes dès son arrivée. Sa santé avait un peu souffert. C'était peu de chose. Il allait se reposer auprès de sa jeune femme et, dans le calme du foyer, la couleur de ses joues se referait peu à peu...

VIII

M. DE ROYAN S'AMUSE

Les Bretons disent en leur baragouin :
« Andraze meuraquet enes racum bloa
so abeudeux henelep et barzan goure-
mon enel ma hoa engoustun. » C'est-à-
dire : « Cela n'est pas le jeu. »

AMBROISE PARÉ.

Voyage de Marolle et de Basse-Bretagne.

De nouvelles batailles : François 1^{er} attaqua dans le Hainaut. M^e Paré dut faire l'inventaire de ses instruments et suivre M. de Rohan. Il se rendit au camp de Marolle petit village à trois lieues d'Avesnès.

Un événement imprévu bouleversa tout. Ce bon M. le Duc d'Etampes venait d'envoyer une missive urgente. Du fond de la Bretagne — où le Roy l'avait relégué après l'avoir affublé d'un titre de gouverneur — il réclamait des renforts. « Les Anglais écrivait-il, avaient fait voile pour descendre en la Basse-Bretagne, et il priait le Roy de vouloir envoyer pour secours Messieurs de Rohan et de Laval, attendu que c'étaient les Seigneurs du Pays, et que par leur faveur les habitants pourraient repousser l'ennemi et garder qu'il ne prit terre... »

Décision de François 1^{er} : MM. de Rohan et de Laval furent nommés *in petto* lieutenants.

— « Ils prirent volontiers cette charge et partirent promptement en poste et me mèneront avec eux. »

Une semaine de voyage. Tous les trois arrivèrent à Landerneau. Les chevaux étaient éreintés. Le tocsin sonnait, lugubre. La population courait effrayée. Un événement grave se préparait. Partout des gens en armes, prêts à partir au signal. Une artillerie de choix réquisitionnée par M. le Gouverneur : « Canons, doubles canons, bastardes, mousquets, passe-volant, pièces de campagne, couleuvrines, serpentines, basiliques, sacres, faucons, fauconneaux, flûtes, orgues, arquebuses à croc ». MM. de Rohan et de Laval recrutèrent de nouveaux volontaires. L'armée attendit de pieds fermes.

La flotte anglaise apparut.

Quand elle fut à bonne portée — c'est-à-dire à quelques mètres de la côte — l'artillerie « la salua à coup de canons ». Les détonations succédaient aux détonations. C'était un fracas assourdissant, une déflagration épouvantable. Les soldats novices devaient se boucher les oreilles. « Les balles faisaient de grands bonds et trottaient sur l'eau. » Un air irrespirable. Une fumée opaque... Quelle flotte, même la mieux équipée eut put résister à une artillerie de cette puissance ? Les Anglais firent demi-tour. C'était plus prudent.

— « J'étais bien joyeux de voir leurs vaisseaux qui étaient en bon nombre et semblaient une forêt qui marchait sur la mer. »

L'armée demeura longtemps à Landerneau. Les lieutenants du Roy voulaient être plus rassurés. Si les ennemis avaient eu l'idée de revenir ?

A Landerneau, une garnison inactive trouve le temps long. Non seulement les soldats. Les chefs aussi... MM. D'Étampes, de Rohan, de Laval « et autres gentilshommes » avaient besoin de distractions. Une habitude. Sans plus attendre, ils donnèrent des fêtes. Ils invitèrent « grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas-breton, où leur harmonie était de croasser comme grenouilles lorsqu'elles sont en amour. Davantage leur faisait danser le triori de Bretagne qui n'était sans bien remuer les pieds et les fesses. Il les faisait moult bon ouïr et voir ».

Les danses et les chants des gracieuses villageoises finirent par lasser la curiosité des nobles gentilshommes. Mais les distractions en ce monde sont heureusement inépuisables et faciles. Les lieutenants du Roy eurent cette fois recours aux villageois. Ils organisèrent des concours de lutte avec nombreux prix. Les paysans, jeunes et vieux, se présentèrent en masse. Cette innovation fit fureur.

Me Paré resté jusque-là dans une douce expectative, trouva enfin de quoi besogner. « Le jeu n'était point achevé qu'il y eût un bras ou une jambe rompue, ou l'épaule ou hanche démise. »

Le meilleur de tous les lutteurs était à n'en point douter un petit bas-breton « bien quadraturé, fessu

et matériel ». Mais survint un grand Dativo, magister d'école, qui enleva sa longue jaquette et se jeta sur le petit fessu. Celui-ci par « son grand astuce » étendit sur les reins son adversaire. « Ce grand Dativo eut grand dépit d'avoir été ainsi jeté à terre par un si petit hommet : il se releva tout en colère et voulut avoir sa revanche. Ils se prirent derechef collet à collet, et furent encore un bien longtemps à leurs prises, ne se pouvant mettre par terre, enfin ce grand homme se laissa tomber sur le petit, et en tombant mit son coude au creux de l'estomac et lui creva le cœur. »

On frictionna avec du vinaigre la poitrine et le ventre du malheureux lutteur. M^e Paré s'approcha, palpa le poulx, qui ne battait déjà plus.

— « Alors je dis qu'il était mort. »

Le grand Dativo revêtit sa longue jaquette et s'en alla. Ironie de ce monde. La bataille n'avait fait ni morts ni blessés. Les « distractions » s'en étaient chargé.

La mort subite du paysan intriguait M^e Paré. Quelle en était la cause ? Esprit curieux, il éprouvait le besoin de trouver l'explication. Il demanda à M. de Rohan de garder le cadavre sous une tente. Il fit l'autopsie. Il trouva du sang répandu « au thorax et au ventre ». Ce fut tout. Il ne porta qu'un diagnostic incertain.

— « Hémorragie *per diapedisin...* A moins que ce soit *per anastomosin.* »

On enterra le cadavre.

IX

DE LA PLUME AUX TENAILLES

Jehanne vit ce jour-là son mari couvert de poussière mettre pieds à terre. Elle était inquiète. Elle savait depuis longtemps que la flotte anglaise avait fui. Elle se faisait des idées et croyait qu'Ambroise avait reçu un coup d'arquebuse. M^e Paré la rassura vite. Pour une fois la guerre n'avait pas été trop pénible. Les Anglais, contents de leur première réception, n'avaient pas eu l'idée de renouveler leur tentative. Mais il avait dû attendre. De plus, au retour il était passé par Vitré. Jehan l'avait retenu. C'était un barbier très habile, Jehan. Il avait justement fait ce jour-là deux interventions assez délicates. M^e Paré continuait son récit. Les mœurs de ce lointain pays de Basse Bretagne. Le « jargon », le costume, l'alimentation des paysans... Jamais M. de Rohan n'avait été aussi généreux pour son chirurgien. N'avait-il pas offert à titre d'honoraires cinquante doubles ducats et une jolie jument — une « haquenée » ? Et M. de Laval ? Un gentilhomme très large, aussi. Il avait fait don d'un petit cheval — un vigoureux « courtaut » aux poils luisants. Et

M. d'Etampes ? Ce diamant de trente écus était l'un de ses présents.

Revenu dans sa calme demeure — près du pont Saint-Michel — d'où il regardait couler la Seine, M^e Paré repensa à son ouvrage sur le traitement des plaies. M^e Sylvius, esprit tenace et persévérant ne manquait jamais une occasion de lui rappeler ce travail. L'élève promettait à chaque fois de rassembler sans plus tarder ses observations. Il aimait se faire prier. Mais pareille situation ne pouvait s'éterniser : aux approches d'octobre il prit enfin la plume.

Il avait beaucoup de peine à s'exprimer en langue « françoise ». Son instruction n'avait pas été des plus complètes et le français était encore un idiome incohérent, mal nationalisé, variable avec les régions.

Durant la journée, il allait au chevet de ses clients nombreux. Ses relations étaient grandes dans les milieux médicaux, et beaucoup de barbiers avaient recours à son expérience. Il eut pourtant préféré la tranquillité de son cabinet. Tout en marchant il réfléchissait au prochain chapitre à écrire. Il notait un mot, une phrase. Il se souvenait d'une erreur à corriger, d'une explication à ajouter au texte. A aucun moment son cerveau ne trouvait de répit.

Le soir, seul devant sa table, au milieu d'un fatras de livres, les cheveux en désordre, il griffonnait de son écriture fine, nerveuse, illisible, pointue comme tracée au bistouri.

« Pourquoi ne me serait-il pas permis d'écrire en

ma langue françoise laquelle est autant noble que nulle autre étrangère ? ».

Il s'employa à critiquer le traitement des plaies par l'huile de sambuc. Il en profita pour faire le procès des pernicieuses machines de guerre « Ces horribles monstres de canons, doubles canons, bastardes, mousquets poitrinals ; ces furieuses bestes de couleuvrines serpentine, basilics, fauconneaux ; ces pistoles, petits lézards, scorpions que l'on peut aisément cacher dedans les chausses ; ces arquebuses à crocs, arquebuses communes, mines, contremines, sapes, traits, lances, arbalestes à feu, tonneaux meurtriers, fusées, grenades... »

La main de l'écrivain courait sur le papier et faisait de multiples ratures. La plume grinçait. Dans la rue, le silence à peine troublé par le galop d'un cheval sur le pavé. Sur la table une chandelle sentant le suif.

— « Vraiment, quand en moi-même j'entends parler des machines desquelles les anciens usaient, soit pour assaillir les hommes en combat et rencontre comme sont les arcs, dards, arbalestes, frondes, soit pour forcer les villes comme sont beliers, chevaux, tortues, balistes et autres semblables, me semble que j'entends parler de petits jouets d'enfants, au regard de celles-ci, qui pour en parler proprement et à la vérité surpassent en figure et cruauté les choses que l'on saurait penser les plus cruelles. »

Un soir il termina le manuscrit. Il le relut. Il avait assez fière allure. Le titre ? Quel serait le

titre ? Il réfléchit un instant le front appuyé dans la main. Sur l'un des feuillets de couverture il écrivit : « La Méthode de traiter les playes faites par la poudre à canon, composée par Ambroyse Paré, Maître Barbier, Chirurgien à Paris. »

Il porta l'ouvrage chez M^e Vivant-Gaulterot, libraire-juré. Quelques mois après M^e de Rohan recevait un exemplaire et sur la première page avait la surprise de découvrir en beaux caractères d'imprimerie :

« Je vous pris très humblement prendre en gré ce petit labeur, lequel, si je connais vous être agréable, m'efforceraï faire autre chose selon que mon petit esprit pourra comprendre. »

Le livre avait à peine reçu l'autorisation royale qu'Ambroise dût repartir sur les champs de bataille. Charles-Quint avait envahi la Champagne. Les Anglais désirant une revanche étaient passés du côté des Impériaux (du côté des plus forts) et se trouvaient dans la Boulogne. Ce fut autour de cette ville que le chirurgien de M^e de Rohan vint rejoindre son « maître ».

Il y eut de nombreuses attaques. Une balle qui venait de tuer net quatre soldats faillit atteindre M^e Paré.

— « J'en sentis l'air agité sans me faire aucun mal que d'une peur, qui me fit baisser la tête assez bas... Les soldats se moquaient de moi d'avoir peur d'une balle qui était déjà passée... Je crois que si vous eussiez été là que je n'eusse pas eu la peur tout seul et qu'en eussiez eu votre part... »

Les Anglais durent abandonner de nombreux forts. « Monseigneur le Duc de Guise fut blessé d'un coup de lance qui au dessus de l'œil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa outre de l'autre part entre la nuque et l'oreille. » Les chirurgiens du Roy appelés d'urgence trouvèrent la blessure si grave qu'ils se refusèrent à intervenir. Toute leur « expérience » déclaraient-ils, ne servirait à rien. Ils ne pouvaient trouver le moyen de retirer le tronçon. Ils n'avaient pas assez de prise pour cela. Ils craignaient que l'œil se sautât en retirant le fer. Ils ajoutaient n'avoir jamais vu et ouï parler de pareille blessure.

— « Autant vaudrait que le Duc eut été tué tout roide ! » disait piteusement l'un d'entre eux.

Le vaillant capitaine fit alors mander M^e Paré. Le jeune chirurgien de M. de Rohan essaya l'extraction par les moyens ordinaires. Mais en vain. Le bout de fer était enfoncé avec une telle violence que le manche de bois avait été rompu. Il tira plus fort. Souffrances atroces, cris déchirants, hémorragie plus abondante. Le fer ne lâchait pas. L'audace est l'apanage du Chirurgien. L'audace était dans le caractère de M^e Paré. Il saisit des tenailles de maréchal, des tenailles en fer forgé, lourdes, puissantes, un peu rouillées. Il demanda à M. le Duc la permission de lui mettre un pied sur le visage afin d'avoir plus de force.

— « Pourquoi non ? gémit M. de Guise. J'aime mieux que vous me fassiez un peu mal pour qu'il me vienne un grand bien .. »

Ambroise appliqua les tenailles, se plaça face au blessé et hardiment tira, comme s'il se fut agi d'un clou dans du bois.

— « Ah mon Dieu !... » fit le patient.

Il n'eut pas le temps de pousser d'autres cris : l'opération était faite. Les muscles de l'œil étaient peu touchés. Pansement compressif : l'hémorragie cessa. Pendant les deux premiers jours, M. le Duc resta entre la vie et la mort. On lui donnait à boire un peu d'eau. Il en avalait quelques gorgées, poussait une petite plainte et se laissait retomber dans le lit. Le troisième jour, M^e Paré reprit espoir. Une vraie résurrection se produisit. « Nonobstant cette grande violence qui ne fut sans fractures d'os, nerfs, veines, artères et autres parties rompues et brisées mondit seigneur guérit. » Il en conserva une large cicatrice. On l'appela *le Balafre* et cela ne fit qu'augmenter sa renommée de glorieux capitaine.

Quand on demandait à Ambroise quelques précisions sur cette blessure exceptionnelle, il insinuait :

— « Monseigneur allait toujours guerroyer à *face découverte* voilà pourquoi la lance passa outre de l'autre part... »

Savoir flatter l'amour-propre d'un duc peut toujours être utile, se disait le Chirurgien...

HONORABLE BOURGEOIS

Un « commis de l'audiancier de la chancellerie de la Cour » n'était pas un personnage surmené. M. Antoine Mazelin ne se surmenait pas. Mais il savait dépenser l'argent. Ses dettes étaient nombreuses et criardes. A Tours où il résidait, ses amis ne se hasardaient plus à lui prêter. La situation devenait grave. Il eut recours à la générosité de ses proches. A celle de son beau-frère Ambroise. Il n'y avait aucun doute : la Chirurgie était une profession lucrative, Ambroise devait être riche, vivre dans l'opulence... Il entreprit le voyage de Paris. Cela en valait la peine.

M^e Paré que l'étude des hommes avait éduqué, plaignait plus les vices et les passions qu'il ne les blamait. Il reçut Antoine Mazelin, s'apitoya sur son sort et lui vint en aide. « Par obligation datée du 31 mars 1546 » il lui avança la somme de 40 écus d'or soleil.

Les années passèrent. M^e Mazelin ne donnait plus signe de vie. Ambroise commençait à s'alarmer. Il dépêcha un courrier à Tours. Pas de résultats. Qui l'eut cru ? Un bourgeois... Son beau-frère... Le

frère de Jehanne... Il dut se résoudre à employer les grands moyens.

Il chargea Maître Guillaume Poittevin, Procureur, de faire saisir les biens de ce débiteur fantaisiste et indélicat. Il se paya en nature. Une maison rue de l'Illirondelle où pendait l'enseigne de *la Vache* « icelle maison contenant un corps d'hostel, cave, salette par bas, chambres hautes, grenier, cour derrière et deux appentis en ladite cour, le tout couvert de tuiles ». Une deuxième maison « assise au lieu dit de Meudon en la rue des Pierres contenant deux corps d'hostel, l'un devant et l'autre derrière, cave, chambre, grenier, salettes, cour et petit jardin au milieu desdits deux corps d'hostels, puits en ladite cour et petit appentis aussi couverts de tuile, jardin derrière, peuplé d'arbres et de treilles ». Quatre pièces de vigne situées au dit terroir de Meudon au lieu dit « les Pointes ». Une autre au lieu dit « La Plastrrière ». Une troisième au lieu dit « la Gibeline ». Trois « au grand sentier des Gros ». Une cinquième au lieu dit « le Montalais ». Une sixième au lieu dit « les Sorrières. Et pour compléter la somme « une pièce de terre contenant un quarteron ou environ assise audit terroir de Meudon au lieu dit la Chastelaine ».

Le chirurgien de M. de Rohan quitta sa demeure du Pont Saint-Michel pour habiter celle de *la Vache*. Une vaste maison avec des vitraux plombés et des carrelages. « Des chambres tapissées. » Un cabinet spacieux qu'auraient bien envié plusieurs confrères

barbiers. Des coffres sculptés provenant de la maison paternelle de Bourg-Hersent. Une table de travail en bois bruni. Des étagères encombrées de livres. Un bric-à-brac d'instruments : rasoirs, trépanes, tenailles, « bec de perroquet », pincettes, maillets, seringues, « bec de grue », tire-balle ou « bec de lézard », lancettes, tentes de plomb, dilatatoires, scies, « bec de cygne », rugines, cautères, tire-fons, élévatoires. Dans la pièce à côté, son Musée : des crânes, des squelettes, des bocaux contenant des médicaments ou des fœtus macérés, des calculs de vessie, des pièces anatomiques préparées et desséchées. Et un cadavre embaumé, aux orbites vides, au ventre bleu, *au corps disséqué selon une moitié symétrique.*

— « Lorsque j'ai à faire quelques incisions à quelque malade, voyant les parties de récente mémoire je suis plus assuré en mes œuvres. »

Les ouvrages d'Anatomie ne contenaient que des dessins insuffisants et des schémas obscurs. Un cadavre étalon valait mieux à lui seul que tous ces incunables encombrants et bavards...

L'Anatomie n'avait pourtant pas de secrets pour M^e Paré. Il était prosecteur de M^e Sylvius, et venait d'écrire : « *Briève collection de l'administration anatomique, avec la manière de conjoindre les os et d'extraire les enfants du ventre de la mère lorsque nature de soi ne peut venir à son effet.* A Paris, en la boutique de Guillaume Gavellat libraire juré, à l'enseigne de la Poule grasse, devant le collège de

Cambrai ». Mais — esprit méthodique et scrupuleux — l'heureux auteur de ce livre retentissant ne ce serait jamais permis d'oublier les *rapports* d'une *région* ou le *trajet* d'une *artère*...

Un malheur inattendu vint frapper M^e Paré et Jehanne. Leur premier enfant François, âgé d'un an environ, contracta une grave maladie que les plus doctes médecins furent impuissants à combattre. Ils avaient mis tant d'espoirs en leur jeune fils ! Ils reçurent là un rude coup. A quoi bon travailler, acquérir des richesses ? Elles seraient un jour dissipées au vent...

Jehan, veuf depuis plusieurs années, venait de mourir subitement. M^e Paré reporta son affection sur Bertrand, son neveu de Vitré. Il le fit venir à Paris, lui avança quelques livres parisis, le plaça chez les chirurgiens de Saint-Côme et Saint-Damien. Il serait logé et nourri aux frais de l'établissement. Il deviendrait vite un chirurgien habile et n'aurait pas à souffrir comme son oncle d'une instruction trop élémentaire. Mais Bertrand se révéla léger et insouciant. La Chirurgie ne lui plaisait pas : il préférait être apothicaire. C'était plus passionnant. Il entra dans une officine. Celle de M^e Jehan Germain. Très enthousiaste les premiers jours, il ne tarda pas à présenter des signes de lassitude pour cette intéressante profession. C'était, disait-il, une vie trop sédentaire. Les relents des drogues, l'arome des plantes médicinales ne convenaient pas à sa santé. M^e Paré devant ce manque « d'expérience et

de sagesse » ne se découragea point. Il continua quand même à guider le jeune apprenti. Il voulait à tous prix le voir arriver au but. Il le voulait pour la mémoire de Jehan :

— « Mon neveu, avec le temps vous apprendrez à être bon apothicaire. A cette cause, pensez-y bien, Dieu vous garde du libertinage et vous éclaire sagement ! »

Pour se reposer de ses travaux, Ambroise fuyait souvent vers Meudon en compagnie de sa femme. Là, il passait les journées à se promener dans ses terres. Il aimait se replonger dans la nature et respirer à pleins poumons. Il surveillait les paysans qui entretenaient les vignes. Il aidait à faire les vendanges, presser les raisins, mettre le vin en fûts. Il se plaisait parmi les villageois. Il parlait de la lune et du beau temps. Il plaisantait avec eux, leur contait des anecdotes parisiennes. Les paysans écoutaient respectueusement et poussaient parfois la hardiesse jusqu'à narrer une histoire pleine de truculence. Le chirurgien riait, tout le monde riait.

Il avait cependant pour voisin un illustre personnage : M^e François Rabelais, docteur en médecine, curé du village. Mais il ne le fréquentait guère. Le vieil auteur de *Pantagruel* ne vivait que de spéculations philosophiques avec des personnages imaginaires et fantasques. Le Muet Nazdecabre, le poète Raminagrobis, le Médecin Rondibilis, le Théologien Trouillaugan, le Juge Bridoye n'étaient que des fictions : M^e Paré préférait les réalités. Ecrire,

mais écrire d'après des faits précis, mettre l'art de conter au profit de la science. Faire au besoin des vers. Ambroise taquinait souvent la Muse. Il aimait concentrer en deux lignes les préceptes immuables de la chirurgie :

Pour bien luxations curer
Tenir faut, pousser et tirer.
En l'ulcère erysipelas
On doit être purgé par le bas.
Le bain resout, incise et retranche l'humeur
Puis après doucement provoque la sueur.
La Goutte qui les pieds engourdis et étonne
Se meut le plus souvent au printemps et automne.

Ces poésies n'avaient aucune prétention à la littérature. M^e Paré ne comprenait pas l'art qui consistait trop souvent à parler pour ne rien dire. Aussi quand il quittait Paris pour sa propriété de Meudon, ce n'était point pour bavarder et perdre son temps avec M^e Rabelais — écrivain proluxe, doublé d'un Médecin...

XI

UNE RÉVOLUTION CHIRURGICALE

An sistendo sanguinen ignis vel ligatura

Jean DESHAYES, Thèse, 1593.

A la mort de François I^{er} la guerre contre les Impériaux continua. Henri II obtint l'aide des Princes protestants allemands, qui lui reconnurent le droit d'occuper Metz, Toul et Verdun, les *Trois-Evêchés*.

M^e Paré se rendit à Metz.

Au cours de cette campagne il soigna un soldat qui avait reçu sept coups d'épée à la tête. L'état du blessé était désespéré. On avait fait creuser une fosse à l'avance et donné l'ordre de l'y jeter sans attendre sa mort.

« Mu de pitié... je lui fis office de médecin, d'apothicaire, de chirurgien, et de cuisinier. Je le pansai jusqu'à la fin de la cure... »

Le soldat, à force de soins, guérit.

« Les hommes d'arme de la compagnie me donnèrent chacun un écu, et les archers demi-écu. »

Mais la petite ville de Damvilliers était occupée par Charles-Quint. Le Roy venait d'en entreprendre

le siège. Ambroise suivit M. de Rohan. Des tentes furent dressées. Le ravitaillement se fit mal : la poudre manqua. Les troupes durent patienter. Henri II avait pourtant pris ses précautions, et attendait de Sedan des munitions, mais qui jamais n'arrivaient. « Cependant les Impériaux tiraient sur nos gens. Il y eut un coup de couleuvrine qui passa au travers la tente de M. de Rohan. » Plusieurs gentilshommes étaient assis qui discutaient et buvaient. M. de Rohan n'eut rien. Mais l'un de ses amis fut atteint à la jambe. Il tomba à terre et porta la main sur sa blessure. Le sang filtrait de ses chausses. On appela vite un chirurgien.

M^e Paré arriva. Il examina le membre blessé. Diagnostic évident : une fracture ouverte. L'hémorragie était abondante, le pouls déjà petit. L'os allait s'infecter. Une intervention d'urgence — une amputation — était nécessaire.

Une amputation... Ce n'était pas une opération bénigne. Elle durait plus d'une heure. Il fallait au chirurgien une instrumentation compliquée et une grande expérience. Au malade beaucoup de courage. Pour arrêter l'hémorragie il était recommandé *de brûler l'extrémité du membre au fer rouge*. De brûler profond, de façon à atteindre le vaisseau « retiré fort avant vers son principe ». Le patient criait, hurlait, se tordait, se débattait. Tous les soldats savaient cela.

M^e Paré rassura le « pauvre blessé » qui montrait sur son visage contracté des signes évidents d'in-

quiétude. Sans perdre de temps il ordonna à son aide — un jeune apprenti barbier — de préparer deux tréteaux, des planches, une pailleasse, des draps. La table d'opération fut dressée sous une tente. Deux soldats y déposèrent le patient. Ambroise se procura divers objets nécessaires, se retroussa les manches et se lava les mains. En un instant il eut enroulé une bande compressive au-dessus de la plaie. Il prit son bistouri qu'il venait de nettoyer à grande eau dans une cuve posée à terre. Les balles sifflaient de toutes parts. Résolu, il enfonça la lame dans la chair. Des giglements rouges arrosèrent sa collerette blanche. Il saisit une scie qu'il fit grincer à plusieurs reprises sur le tibia un peu dur. Le péroné fut vite coupé. Le patient poussa quelques plaintes, mais « il n'y eut pas une palette de sang perdue ». L'hémorragie avait même été insuffisante. « Suivant les préceptes d'Hippocrate, il est bon en toute plaie et ulcère même invétéré de laisser fluer le sang ; par ce moyen la partie est moins sujette à inflammation. »

Il faisait une lourde chaleur de juillet.

Autour de la table avaient pris place de nombreux chirurgiens. Les uns aidaient à tenir le gentilhomme. D'autres assistaient en « spectateurs purs », les bras derrière le dos. Précédé d'un Suisse porteur d'un long crucifix, Monseigneur l'Evêque arriva. Mitre bien assujettie, crosse dorée bien en main, surplis blanc, chasuble brodée d'or, il récita majestueux des prières en latin, celles des agonisants...

Tout ce protocole ecclésiastique faisait sourire Ambroise (qui pratiquait la religion protestante). Mais autre chose le préoccupait. Il avait depuis longtemps un projet dans la tête. S'il le mettait en pratique aujourd'hui ? C'était une occasion excellente. Il adapta des ciseaux. Les chirurgiens rassemblés suivaient ses gestes avec attention. Il coupa un bout de fil, pinça avec un « bec de corbin » une artère tibiale, l'enfila à l'aide d'une « aiguille triangulaire » et (stupéfaction générale !) la lia. Il lia l'artère... C'était contraire à ce qu'enseignaient les Anciens... Il y eut ce jour-là des chuchotements et des bruits divers autour de la table d'opération.

Le chirurgien de M. de Rohan s'en aperçut bien. Il eut pu répondre. Mais à quoi bon... Ce n'était pas le moment. Il termina son travail avec le même calme. Peut-être avait-il froncé un peu plus les sourcils, mais à peine. Il lava le moignon avec un bout d'étoffe trempé d'eau, fit un pansement, réconforta par de bonnes paroles le patient trop pâle.

Maintenant il pouvait s'expliquer. Il s'essuya le front et se tourna vers ses confrères. Il leur soumit, — sans animosité, avec une ironie légère — les raisons de sa nouvelle technique. Une nouvelle technique ? Au fait, était-elle si nouvelle que cela ? Ne faisait-on pas déjà la ligature des vaisseaux dans les cas de plaies avec hémorragie ? Avicenne, Guy de Chauliac, Celse, Jean de Vigo, ne la recommandaient-ils pas ? N'était-il pas logique de l'appliquer aussi aux cas d'amputations ?

Les chirurgiens firent une légère moue. Monseigneur l'Evêque donna de deux doigts la Bénédiction divine. Le gentilhomme fut porté dans son lit.

Par la suite le malade alla aussi bien que possible. Pas de fièvre, pas d'hémorragies, très peu de suppuration. Chaque jour M^e Paré enlevait lui même le pansement et détergeait la plaie. La cicatrisation se fit vite. Au bout d'un mois le gentilhomme put se lever, aidé de béquilles.

« Je le renvoyai en sa maison, gaillard, avec une jambe de bois et se contentait disant qu'il avait été quitte à bon marché de n'avoir été misérablement brûlé pour lui étancher le sang ».

Ayant pris congé de M. de Rohan, Ambroise sauta sur un cheval et regagna la rue de l'Hirondelle.

Il souriait malicieusement dans sa barbiche...

XII

AU SERVICE DU ROY

Sa prière m'était commandement.

AMBROISE PARÉ.

1552. Novembre. Dans la rue les passants boutonnaient leur pourpoint et se drapaient dans leur manteau de laine... Ambroise se rappelait son Maître, M. de Rohan. Dans le village de Saint-Nicolas, près de Nancy, par une journée où le vent soufflait, M. de Rohan entouré de médecins, était mort. Depuis Damvilliers, Ambroise ne l'avait plus revu. Il ne pouvait s'habituer à cette idée. Il ne ferait plus de campagne à ses côtés. Il ne l'écouterait plus contant des histoires gaies. Il ne l'entendrait plus rire, de son rire franc et jovial. Ils ne parleraient plus de chirurgie ensemble... M. de Rohan... M. de Rohan à qui il devait tant !

Ambroise repassait tous ces événements dans sa mémoire, quand le « valet de pieds » cogna à la porte. Un envoyé de M. de Vendôme venait d'apporter ce message. « A M^e Ambroise Paré chirurgien à Paris. Etant à Saint-Denis-en-France, attendant que les compagnies passent, vous envoie quérir

pour venir me parler. Signé : M. de Vendôme, Roy de Navarre (1). »

Que lui voulait M. de Vendôme ? Il n'avait jamais été présenté à lui par M. de Rohan.

Un peu intrigué il se rendit à Saint-Denis.

M. de Vendôme le reçut chaleureusement, le pria de le suivre en qualité de chirurgien. Il devait atteindre Château-le Comte, avec une armée (dont il était le chef) pour aller faire là-bas quelques « dégats ».

— « Ma femme — répondit M^e Paré — ma femme est au lit, malade... »

-- « Il y a des médecins à Paris pour la traiter... », répliqua le Roi de Navarre.

— « Oui mais... »

— « Je laisse bien la mienne qui est d'aussi bonne famille que la vôtre... »

Comment réfuter pareils arguments ? Le Roy de Navarre avait le don de convaincre. « Voyant cette grande affection qu'il avait de me mener avec lui, je ne l'osai refuser. »

M^e Paré se rendit à Château-le-Comte. La ville occupée par les Impériaux fut prise : les chirurgiens eurent de la besogne. Ambroise ne marchand pas son dévouement « M. de Vendôme envoya un gentilhomme devers le Roy (Henri II) pour lui faire rapport de tout ce qui s'était passé ; et entre autres propos dit au Roy que j'avais grandement fait mon

1. Son fils fut le Roi de Navarre, futur Henri IV.

devoir à panser les blessés et que je lui avais montré dix-huit balles que j'avais tirées des corps des blessés et lui dit plus de bien de moi qu'il n'y en avait la moitié. »

Paré?... Ambroise Paré?... Mais il avait entendu quelque part ce nom-là, le Roy Henri II... Un gentilhomme lui avait parlé de ce fils de coffretier... M. de Rohan sans doute?... Et lui avait montré un certain ouvrage sur le « traitement des plaies »... Avoir à son service un chirurgien de plus, surtout s'il est habile n'est pas à dédaigner. Il tenait absolument à connaître ce Paré... « Il commanda à M. de Gogulier, son premier médecin qu'il eût à m'écrire *qu'il me retenait à son service pour l'un de ses chirurgiens ordinaires* et que je l'allasse trouver à Reims dedans dix ou douze jours. Ce que je fis : là où il me fit cet honneur de me commander que j'eusse à demeurer auprès de lui et qu'il me ferait du bien. Alors je le remerçiai bien humblement de l'honneur qu'il lui plaisait me faire, de m'appeler à son service. »

Le nouveau chirurgien du Roy accourut à Paris pour annoncer l'heureuse nouvelle.

Il ne tarda à repartir.

L'Empereur avait assiégé Metz avec une armée de cent-vingt mille soldats. « Comme chacun sait de récente mémoire il y avait en la ville cinq à six mille hommes et entre autres sept Princes, à savoir M. le Duc de Guise, lieutenant du Roy, MM. d'Enghein, de Condé, de Montpensier, de la Roche-sur-

Yon, M. de Nemours, et plusieurs autres gentilshommes... »

Que se passait-il ? Les chirurgiens se le demandaient. « Nos gens blessés mouraient quasi tous. » Était-ce les drogues qui étaient empoisonnées ?

« Je crois qu'il n'y avait aucun poison, que l'extrême froid en était la cause ».

M. de Guise demanda au Roy d'envoyer vers eux des drogues fraîches — Mais comment faire ? s'écria Henri II. Tout d'abord il lui fallait quelqu'un perspicace, qui ait du flair, de la clairvoyance. Mais cet homme il l'avait. Il avait Ambroise Paré. Lui, saurait bien se tirer d'affaire. Un autre problème à résoudre : il fallait traverser le camp ennemi. Cela n'était pas facile. Il fit écrire à M. le Maréchal de Saint-André — son lieutenant à Verdun — de trouver un moyen « par quelque façon que ce fut ». M. de Saint-André accompagné de M. de Vieilleville gagnèrent moyennant quinze cents écus un capitaine italien « lequel leur promit m'y faire entrer ».

C'était là une mission de confiance. Ambroise était reconnaissant au Roy de ce témoignage. Mais il se rendait compte du péril. Jehanne embrassa son mari et pleura plus qu'à l'ordinaire. Au diable la chirurgie quand elle est la cause de telles aventures !

« Le Roy me commanda de prendre à son apothicaire nommé Daigue tant et telles drogues que je verrais être nécessaires pour les blessés assiégés : ce que je fis, tant qu'un cheval de poste en pouvait porter. Le Roy me donna charge de parler à M. de

Guise et aux princes et capitaines qui étaient à Metz... »

Suivi d'un aide, M^e Paré, au bout de quelques jours arriva près du maréchal de Saint-André, à Verdun. Le Maréchal lui présenta le capitaine italien. C'était un homme aux allures assez mystérieuses, et qui parlait « fort bon allemand, espagnol et wallon, avec sa langue maternelle ». Un personnage singulier ayant quitté son pays pour courir la Belgique, hanter l'Allemagne et chercher aventures en Espagne.

« Monsieur le Maréchal de Saint-André me fit bailler des cheveux pour moi et pour mon homme, et pour le capitaine italien. »

Ils partirent.

Ils arrivèrent sans incidents à dix lieues de Metz. Mais qu'allait-il maintenant se passer ? Ils ne voyagèrent plus que la nuit : quelques précautions étaient nécessaires.

Ils approchèrent. Ils aperçurent à l'horizon une multitude de grandes lumières. On aurait dit que toute la terre brûlait. Des feux allumés par l'ennemi. Dans le fond de cette cuve rouge se devinait la masse de la ville. Plus qu'une lieue et demie : cette nuit serait décisive.

Ils arrivèrent dans des chemins effondrés. Le canon tonnait. Ils traversèrent des villages démolis et incendiés, des terres labourées par la mitraille et couvertes de morts putréfiés « comme l'on voit le cimetière Saint-Innocent durant quelques grandes mortalités ».

Des tentes où dansait la lumière jaunâtre des feux, se profilèrent bientôt sur le fond noir du sol. Des boulets, des armes, des chariots et autres bagages. Ambroise avait lu dans l'*Histoire de l'Amérique* (par Lopez et Benzo) que « l'espagnol est très cruel, perfide et inhumain ». Aussi se rendait-il compte du péril qu'il courait. Et savoir si ce capitaine italien ne l'entraînait pas dans un guet-apens ?

— « Pour vrai dire, j'eusse bien et volontiers voulu être encore à Paris, pour le danger éminent que je prévoyais... »

Les soldats ennemis, couchés à terre, mal vêtus, sans souliers, se débattaient, geignaient. C'étaient des pestiférés en proie à la fièvre et au délire. Il faisait un froid intense. Ambroise et ses compagnons avaient des glaçons aux moustaches. Un cri perçait la nuit. Une alerte donnée par une sentinelle?... Ils s'arrêtaient. Ils se réfugiaient derrière un tas de paille ou le cadavre d'un cheval.

Un silence profond, insondable.

A côté d'eux ils apercevaient l'ouverture d'une « caverne souterraine couverte de chaume ». Des ronflements, des quintes de toux, des froissements de litière en sortaient...

Ils se trouvaient maintenant à cent mètres des murs de la ville. Les feux leur lançaient au passage des bouffées de chaleur, la lumière donnait à leur silhouette des allures lugubres. Des ombres gigantesques — qui n'étaient autres que les leurs propres — dansaient autour d'eux. « M'était avis que nous ne

pourrions jamais passer au travers de ces feux sans être découverts, pendus, étranglés ou mis en pièce.»

Tout à coup le capitaine italien, arrivé en pleine lumière, fit de la main un certain signal. Minuit. Une porte bardée de clous tourna lourdement sur ses gonds.

« Nous entrâmes en la ville. »

Deux mois, après, le jour de Noël, l'Empereur leva le siège. « Et m'en revins devers le Roy qui me reçut avec bon visage... Il me fit donner deux cents écus et me dit qu'il ne me laisserait jamais pauvre. »

XIII

PRISONNIER DES ESPAGNOLS

Il ne suffit pas au chirurgien de faire son devoir envers les malades, mais il faut que le malade fasse le sien, et les assistants et les choses extérieures.

AMBROISE PARÉ.

Durant six mois M^e Paré reprit sa paisible vie de bourgeois. Il allait de Paris à Meudon. Il partageait son temps entre sa clientèle et sa famille, — son neveu Bertrand avait toujours besoin de réconfort.

La guerre se ralluma. Henri II envoya son chirurgien avec divers capitaines et une armée à Hesdin. C'était vers les premiers jours de juillet. Les Espagnols assiégèrent le château. « Nos soldats faisaient souvent des saillies sur les ennemis auparavant que leurs tranchées fussent faites, là où j'eus beaucoup de besognetaillée ; de façon que je n'avais repos ni jour, ni nuit à panser les blessés. »

M^e Paré ne savait où donner de la tête et avait même des minutes d'emportement. Il aperçut un jour une fontaine où une centaine d'Espagnols puisaient de l'eau. « Je priais le Commissaire d'artillerie de faire tirer un coup de canon sur cette canaille...

De ce coup en furent tués quinze ou seize et beaucoup de blessés ».

Après quelques attaques l'ennemi fut maître du château. L'armée du Roy dut se rendre. « Les commissaires qui avaient charge de choisir les prisonniers entrèrent... Il firent prendre Messieurs le Duc de Bouillon, le marquis de Villars, de Roye, le baron de Culan, Messieurs du Pont et de Martigues... et tous les gentilshommes qu'ils purent reconnaître pour payer quelques rançons ». Puis les soldats espagnols firent irruption par la brèche. Ils tuèrent et saccagèrent. Très adroit, Ambroise sut échapper à la torture et à la mort. Et voici comment :

M. de Martigues était blessé à la poitrine. M^e Paré demanda de rester près de lui pour le panser. « Ce qu'il m'accorda bien volontairement ; et aussi avait grande envie que je demeurasse auprès de lui que moi-même ». C'était une façon de se constituer prisonnier, sans trop de risques. Il y avait pourtant certains points délicats à étudier. Tout d'abord : ne pas être reconnu comme chirurgien du Roy et éviter de payer une grosse rançon. Ce problème fut vite résolu. M^e Paré changea de costume. Il enleva ses chausses de velours, son pourpoint de satin, son manteau de drap fin orné de tissus de prix, et endossa un pourpoint « tout déchiré et déchiqueté », une collerette de cuir élimé, un « méchant » chapeau, et un manteau étriqué. Il barbouilla de suie sa chemise, frotta à l'aide de cailloux ses chausses, et ses souliers afin de les user.

« On m'eut plutôt pris pour un ramoneur de cheminée que pour un Chirurgien du Roy. »

Mais ses fonctions auprès de M. de Martigues ne trahiraient-elles pas ce subterfuge ? Dès lors les Espagnols lui couperaient peut-être la gorge ? Tant pis ! Son devoir était de panser et secourir M. de Martigués. Son devoir, il l'accomplirait.

Plusieurs gentilshommes ennemis accompagnés des médecins et chirurgiens (de l'Empereur et du duc de Savoie) se rendirent près de M. de Martigues. Ils touchèrent du bout des doigts le pansement sans le défaire.

— « Quelle est l'essence de la plaie et comment l'avez-vous traitée ? » demanda d'un ton presque bourru le médecin de l'Empereur.

Ambroise ne se sentait point très rassuré. Il était à la merci d'un excès de colère de la part de ces Espagnols « cruels et perfides ». Mais il ne se troubla pas. Après tout, était-il plus ignorant que ce médecin prétentieux et faiseur de manières ?... Il toussa un peu pour s'éclaircir la voix, regarda bien en face son interlocuteur et sans s'émouvoir, sans se presser, commença :

« Messieurs...

« Monsieur de Martigues, regardant par-dessus la muraille, pour reconnaître ceux qui la sapaient, reçut un coup d'arquebuse au travers du corps ; où tout subit je fus appelé pour le panser ; je vis qu'il jetait le sang par la bouche et par ses plaies. Davantage, il avait une grande difficulté de respirer et expirer,

et jetait le vent par lesdites plaies avec un sifflement, en sorte qu'il eût pu éteindre une chandelle, et disait avoir une très grande douleur poignante à l'entrée de la balle. J'estime et crois que ce pouvaient être quelques esquilles, qui piquaient les poumons lors qu'ils faisaient leur systole et diastole. Je lui mis le doigt dedans, où je trouvais que l'entrée de la balle avait rompu la quatrième côte en son milieu, et des esquilles que ladite balle avait poussées au dedans ; et la sortie avait semblablement rompu la cinquième côte, avec des esquilles qui avaient été chassées du dedans au dehors. J'en tirai quelques-unes, et non toutes, à cause qu'elles étaient trop profondes et adhérentes. Je mis à chacune plaie une tente ayant la tête assez grosse, attachée par un filet, de peur que par l'inspiration ne fussent attirées en la capacité du thorax, ce qu'on a connu par expérience, au détriment des pauvres blessés : car étant tombées dedans, on ne les peut retirer, qui est cause qu'elles engendrent une pourriture, comme chose étrange à nature. Lesdites tentes furent ointes d'un médicament fait de jaune d'œuf et térébenthine de Venise, avec un peu d'huile rosat. Mon intention d'y mettre lesdites tentes était pour arrêter le sang, et pour garder que l'air extérieur n'entrât dans la poitrine, qui eût pu refroidir les poumons, et par conséquent le cœur ; lesdites tentes y étaient mises aussi afin de donner issue au sang répandu dedans le thorax. Je mis sur les plaies une grande emplâtre de diachalciteos, en laquelle

j'avais fait fondre de l'huile rosat et vinaigre, afin d'éviter l'inflammation ; puis après je mis de grandes compresses trempées dedans de l'oxycrat (1), et le bandai, non pas fort afin qu'il respirât à son aise. Cela fait, je lui tirai cinq palettes de sang à la veine basilique du bras droit, afin de faire révulsion du sang qui décollait de ces plaies dans le thorax, ayant premièrement pris indication des parties blessées, et principalement des vertus considérant sa jeunesse et son tempérament sanguin. Tôt après alla à ses affaires, et par ses urines et selles jeta grande quantité de sang. Et quant à la douleur qu'il disait sentir à l'entrée de la balle, comme s'il eût été piqué d'un poinçon cela, se faisait à cause que les poumons, par leurs mouvements, battaient contre les esquilles de la côte rompue. Or, les poumons, sont couverts d'une tunique venant de la membrane pleurétique, étant issue des nerfs de la sixième conjugaison du cerveau qui était cause de la douleur qu'il sentait.

Pareillement avait une grande difficulté de respirer et expirer, qui provenait du sang épandu en la capacité du thorax et sur le diaphragme, principal instrument de la respiration ; et la dilacération des muscles qui sont entre chacune côte, qui aident aussi à faire la respiration et expiration ; et pareillement à cause que les poumons étaient vulnérés, et rompus et dilacérés par la balle, qui a fait qu'il a

1. Liquide dit « rafraichissant ». Mélange d'eau et de vinaigre

toujours craché un sang noir et pourri en toussant.

La fièvre le prit tôt après qu'il fut blessé, avec défaillance du cœur. Ladite fièvre semblait provenir des vapeurs putridineuses élevées du sang, qui est hors de ses vaisseaux, qui a découlé et découlera encore. La plaie du poumon est agrandie et agrandira, parce qu'il est en perpétuel mouvement, soit en dormant ou en veillant, et se dilate et comprime pour attirer l'air au cœur et jeter les vapeurs fuligineuses dehors. Par la chaleur étrange est faite l'inflammation ; puis la vertu expulsive s'efforçant à jeter, par là, tout ce qui lui nuit. Car le poumon ne peut purger qu'en toussant, et en toussant la plaie se dilate toujours et agrandit davantage dont le sang en sort en plus grande abondance, lequel sang est attiré du cœur par la veine artérielle, pour leur donner nourriture, et de la veine cave. Son manger était de l'orge mondé, des pruneaux avec du sucre, autrefois de la penade. Son boire, était de la tisane. Il ne se peut tenir couché que sur le dos ; ce qui démontre avoir une grande quantité de sang épandu en la capacité du thorax et s'épanchant au long de l'épine, ne comprime tant les poumons comme il se fait, étant couché sur les côtes, ou assis.

« Que dirai-je de plus ? C'est que mondit seigneur de Martigues, depuis qu'il fut blessé, jamais n'a su reposer une seule heure, et a toujours jeté ses selles et urines sanguinolentes. Ces choses considérées, Messieurs, on ne peut faire autre pronostic, sinon qu'il mourra en brefs jours, qui est avec mon grand regret ».

Le discours était fini. Chirurgiens et Médecins se regardèrent stupéfaits. M^e Paré enleva le pansement, découvrit la plaie. C'était vrai : ce chirurgien mal vêtu et miteux avait raison. Certains touchèrent le poulx. « Tous conclurent avec moi qu'en peu de jours M. de Martiguës mourrait ». Puis ils s'en allèrent vers le seigneur de Savoie pour lui faire part du diagnostic.

Le duc de Savoie se mit en colère. Comment ? Monsieur de Martigues allait mourir ? C'était la faute de ce chirurgien ignare, qui l'avait pansé :

— « S'il eut été bien pansé il en eut pu réchapper!... »

Les chirurgiens lui expliquèrent : il avait au contraire était bien médicamenté, mais sa blessure était trop grave.

Le duc se calma un peu.

Il resta néanmoins sceptique.

Sur ces entrefaites un espagnol se présenta à lui. Il expliqua qu'il se sentait capable de guérir M. de Martigues. Il promit sur sa vie de faire ce miracle. Qu'on le mit en cent parties s'il ne l'accomplissait pas !

Il alla au chevet du blessé.

— « Seigneur Chevalier !... M. le Duc de Savoie m'a commandé de te venir panser de ta blessure. Je te jure Dieu, que devant huit jours je te ferai monter à cheval, la lance au poing, pourvu qu'il n'y ait que moi qui te touche... J'en ai guéri plusieurs, qui avaient de plus grandes plaies que la tienne. »

— « Dieu vous en donne la grâce ! » lui répondit le blessé.

La méthode du rebouteux était au fond assez simple. Il prenait une chemise de M. de Martigues et la mettait en morceaux. Il disposait ceux-ci selon une croix sur la table. Il marmottait des prières sur la plaie. Dès le premier jour, il faisait habiller son malade et lui ordonnait de boire et manger tout ce qu'il voudrait.

— « Je ferai la diète pour vous... » ajoutait-il sans sourciller.

Le surlendemain vers dix heures du matin M. de Martigues mourut. L'espagnol s'éclipsa. « Je crois que s'il eut été attrapé, il eut été pendu et étranglé pour la fausse promesse qu'il avait faite à M. le Duc de Savoie. »

Ce fut Ambroise qui dût embaumer le corps, les chirurgiens de l'Empereur ne savaient pas faire cette opération. Tout en pratiquant l'autopsie M^e Paré fit un lumineux exposé anatomique aux assistants :

« ... La balle doit avoir rompu deux côtes... Elle doit être passée au travers des poumons... On doit trouver beaucoup de sang répandu en la poitrine et sur le diaphragme... On doit aussi trouver les esquilles des os fracturés... »

L'autopsie confirma d'une façon éclatante son diagnostic. Sa réputation chirurgicale était désormais établie dans le camp des Impériaux.

Le duc de Savoie (sur le conseil du médecin de l'Empereur) fit demander à Ambroise de rester à son

service lui promettant de l'habiller tout à neuf et de le faire aller à cheval. Ambroise reconnut alors son imprudence. Il vaut mieux en certains cas ne pas faire preuve de trop de science. Une petite vanité peut être grosse de conséquences... Il remercia bien « humblement ».

— « J'ai décidé de ne demeurer avec nul étranger!... »

— « Bien ! rétorqua le duc très vexé. Envoyez cet homme aux galères ! »

XIV

LA RANÇON

M. le Duc de Savoie ne se comportait pas en parfait gentilhomme.. Ambroise commençait à être inquiet. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la rédition de la ville. Et à Paris dans sa sombre rue de l'Hirondelle, Jehanne devait désespérer...

Quatre hallebardiers se présentèrent. Ils s'exprimèrent en allemand. M^e Paré comprit qu'il devait les suivre. Où donc ces soldats le conduisaient-ils ? Il marcha à leurs côtés, obéissant à leurs signes. Il tourna à tel carrefour, traversa telle place, suivit telle rue... Enfin il se trouva face à une habitation de médiocre apparence. L'un des hallebardiers fit tourner une serrure et montra le passage. Une autre porte s'ouvrit : M. de Vaudeuille — colonel de l'armée ennemie — était là, en compagnie de M. le Duc de Savoie.

M. de Vaudeuille prit la parole. Il était, précisait-il, porteur d'un ulcère à la jambe depuis sept ans. Il avait consulté divers médecins et chirurgiens. Aucun ne l'avait soulagé.

— « Si vous me {guérissez, je ne prendrai aucune rançon de vous. »

A ce moment M. de Savoie se mit à rire. Il connaissait M^e Paré... Il déclara à M. de Vaudeuille :

— « S'il vous met le feu à la jambe ce sera bien fait ! »

Le colonel lui répondit :

— « Dans ce cas je lui ferai couper la gorge ! »

Ce n'était pas une conversation faite pour inspirer confiance à un prisonnier.

M. de Vaudeuille fit appeler son médecin et son chirurgien ordinaire. Ceux-ci défirent le pansement, M^e Paré examina la jambe. Ils'agissait d'un ulcère circonferenciel aux bords durs et calleux, au fond sanieux « accompagné d'une grosse veine variqueuse qui perpétuellement l'abreuvait. » Le pourtour de la plaie était tuméfié et douloureux. L'état général du malade était mauvais, « fort cholérique, comme le poil de sa barbe et son visage le démontraient ».

Ambroise résuma la méthode qu'il préconisait dans ce cas.

1^o « Commencer aux choses universelles à savoir à la purgation et à la saignée.

2^o « N'user nullement de vin, ni de viandes salées et de haut goût et généralement de celles qui échauffent le sang.

3^o « Commencer la cure en faisant plusieurs scarifications autour dudit ulcère.

4^o « Couper totalement les bords calleux et donner une figure longue et triangulaire (Car la ronde ne se peut que difficilement guérir comme les anciens ont laissé par écrit).

5^o « Modifier la sordicie et chair pourrie de l'ulcère, avec de l'onguent égyptiac, et par-dessus une compresse trempée en jus de plantin et de morrelle, et oxycrat.

6^o « Bander la jambe, commençant au pied et finissant au genou et n'oublier de mettre une petite compresse sur la veine variqueuse afin qu'il ne fluât rien de superflu du dit ulcère.

7^o « *Repos sur le lit* (ce qui est commandé par Hippocrate).

8^o « Après ces choses faites et l'ulcère bien modifié, appliquer une lamine de plomb, frottée et blanchie de vif argent. »

Et Ambroise ajouta lissant sa barbe :

« Voilà les moyens par lesquels ledit Seigneur de Vaudeuille pourra guérir de son ulcère : »

Médecin et chirurgien se rangèrent à cet avis. M^e Paré se mit à l'œuvre. M. de Vaudeuille lui promit la liberté — et sans rançon — *dès que l'ulcère aurait diminué de moitié.* « Dès lors je pris un peu de papier pour mesurer la grandeur de son ulcère, que je lui baillai ; et en retins autant devers moi. »

On ne saurait être plus prudent en matière de promesses.

Par la suite le médecin du Seigneur de Vaudeuille trouva à redire sur un certain point de la méthode : M^e Paré ne faisait qu'un seul pansement par jour. Le malade lui-même trouvait étrange de ne pas être pansé « deux ou trois fois ». Ambroise eut beau faire valoir qu'il n'avait aucun intérêt d'allonger la

cure, il ne put les convaincre. Il dut leur montrer l'ouvrage de Galien : *De la composition des médicaments selon les genres* (Livre IV). Ils se rendirent l'un et l'autre à l'évidence.

« Ledit médecin fut tout honteux et moi bien joyeux ».

Par la suite le malade ne voulut être pansé qu'une fois par jour. Il invitait même Paré à sa table. Et disait : « Je ne connais de meilleurs gentilshommes que vous... »

Il fit donner à son nouveau chirurgien une grande écharpe rouge et lui ordonna de la porter.

« Je puis dire que j'en étais autant joyeux qu'un chien à qui on baille un *tribal*, de peur qu'il aille aux vignes manger les raisins (sic). »

Mais pour avoir la liberté et ne pas payer de rançon que ne ferait-on pas ? D'autant plus que M. de Vaudeuille avait besoin d'argent. Cela le rendait exigeant envers les prisonniers, surtout s'il s'agissait de quelques gentilshommes de bonne maison. Dans ce but il avait un critérium original et infaillible. Il faisait déchausser son otage. « Voyant ses chausses et pieds nets, avec la petite chaussette bien blanche et bien liée » il demandait une grosse rançon... Il était difficile d'échapper à cette perquisition vestimentaire.

Heureux hasard ! L'ulcère voulut bien guérir et le Seigneur consentit à donner congé à Ambroise. Il était content de lui. Il l'avait bien soigné et selon Galien... Il lui fournit donc un passeport et

le fit accompagner par un *trompette* jusqu'à Abbeville. Là M^e Paré prit « la poste » et s'en alla trouver le Roy « son Maître » à Auffimont :

« Il me reçut avec une allégresse et bonne grâce... Il me fit donner deux cents écus pour me retirer en ma maison, et moi fort joyeux d'être hors de ce grand tourment et loin des soldats blasphémateurs et renieurs de Dieu. »

DIGNUS EST INTRARE

Les locaux de la Confrérie de Saint-Côme et Saint-Damien étaient plus animés qu'à l'ordinaire. Une ordonnance royale venait d'être lancée. Elle réglait les attributions de la Confrérie lui donnant des pouvoirs nouveaux : instruire les étudiants, faire passer les examens et distribuer des diplômes de chirurgien-juré (1). Le mot *Collégium* venait d'être sculpté dans la pierre, au-dessus de l'entrée principale. Le titre de *Collège royal des chirurgiens* remplaçait celui de « Confrérie ». Une importante école de chirurgie venait tout simplement de naître.

La rue de la Bûcherie s'alarma. Les Confrères de Saint-Côme s'étaient jusque-là bornés au rôle d'élèves. Ils allaient donc impunément prétendre au rôle de Professeurs d'Anatomie ? La Faculté de Médecine se trouvait atteinte dans son prestige. Les apprentis barbiers allaient fuir vers les nouveaux Maîtres de la rue la Harpe. Il fallait sans plus tarder agir.

Ils agirent.

1. Titre équivalent à chirurgien-barbier.

Comme par un effet du hasard une deuxième ordonnance royale parut. Elle interdisait aux Sociétés ayant pour but l'étude de l'Anatomie qu'aucun cadavre ne fut délivré sans l'assentissement de la Faculté de Médecine.

« Défense au lieutenant criminel, aux Maîtres et gouverneurs de l'Hôtel-Dieu, et à l'exécuteur de la Haute-Justice de délivrer aucun corps mort pour l'Anatomie sans une requête signée du doyen de la Faculté ; et en outre, défense aux chirurgiens, barbiers et autres de faire aucune anatomie ni dissection qu'en la présence d'un docteur en médecine, lequel docteur interprètera ladite anatomie et dissection en la manière accoutumée. »

C'était une interdiction indirecte de l'enseignement par les Chirurgiens de Saint-Côme. Ceux-ci comprirent, et ne se tinrent pas pour battus ? L'un d'eux M^e Etienne Larivière, trouva un moyen de se défendre. Ce moyen consistait à admettre comme membre du Collège royal : M^e Ambroise Paré. Tout simplement. M^e Paré déjà célèbre jetterait de l'éclat sur le Collège et servirait de bouclier contre les manœuvres de la Faculté. On verrait bien qui aurait le dernier mot.

A vrai dire le chirurgien de la rue de l'Hirondelle ne voyait pas d'un mauvais œil cette marque d'honneur. Il était au service du Roy. C'était un titre important. Mais il n'en était pas moins resté barbier-chirurgien, comme n'importe lequel de ces barbiers avec boutique sur rue. Vis-à-vis des ses

confrères — tous possesseurs de la Maîtrise — il se trouvait en état d'infériorité. Il en souffrait. Depuis longtemps il eut voulu sortir de là. Mais par quel moyen ? Le latin du vieux chapelain de Laval n'était plus qu'un pâle souvenir. Il ne savait pas comme ses confrères chirurgiens du Roy, rédiger une ordonnance émaillée de mots en *us*, *ere* et *di*. C'est à peine s'il se rachetait en plaçant dans les ouvrages qu'il publiait de longues citations de Gallien, voire même de l'italien ou du breton...

Donc, il fut décidé de faire passer à M^e Ambroise Paré un « *examen spécial* ». M^e Larivière, ami personnel, choisit des examinateurs parmi les confrères les plus favorables.

Entre temps l'élève chirurgien fit un peu de latin : il se procura un dictionnaire et les rudiments de la grammaire. Il reprit la déclinaison et les verbes. Il laissa le rasoir à deux tranchants pour l'étude du vocabulaire chirurgical. Saigner... Purger... Couper... Il adressa une *supplique* en vue de l'épreuve du baccalauréat (18 août 1554) et sans payer de droits d'inscription (1). Sous la prépositure de M^e Barnabé le Vest, le cérémonial des interrogations commença. Le jour ordinaire des réunions fut changé. M^e Paré avait des ennemis. Il fallait agir avec des ménagements et ne pas créer d'incidents fâcheux. « De la prudence ! » conseillait M^e la Rivière.

Le candidat après avoir fourni un certificat de

1. Une somme d'argent était pourtant exigée, légalement.

capacité et un extrait de baptême affronta les premières interrogations. Celles-ci eurent lieu à l'Hôtel-Dieu, les portes fermées à double tour. Seuls certains grands seigneurs, évêques et courtisans furent admis. Des questions furent posées sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie. Il se montra assez faible sur divers points. L'anatomie l'aida. Il faillit ne pas être admis. La robe longue et le bonnet ne l'intimidaient point, mais le nouveau langage qu'il devait parler — le latin — l'embrouillait. Certains de ses examinateurs lui soufflaient : il répétait toujours à côté. Il n'avait pas eu le temps en quelques semaines de connaître en détail la technique des discours latins — même rédigés à l'avance... Ses réponses furent bourrées de sollécismes et barbarismes graves. Les auditeurs riaient à gorge déployée.

Ses juges indulgents (Maîtres le Vest, Michel Ynard, la Rivière, des Neux, le Brun, de Lennius, du Bois) écoutaient impassibles et prenaient des notes. *Sufficiens*, écrivait l'un. *Incapax*, griffonnait l'autre. M^e Paré obtint les deux tiers des suffrages. Il fut admis. Mais à la condition expresse « *d'apprendre le latin et la chirurgie* » (*sic*).

En des termes qui n'avaient rien du style cicéronien l'un des jurés, prenant son rôle « très au sérieux », relata sur le registre du collège :

« Quâ quidem die vigesimâ septimâ illi assignatâ comparuit et adfuit in pauperum valetudinario Parisiensi ad probandos chirurgos loco ab antiquo depu-

tato, quo in loco questionibus et chirurgicis problematibus illi objectis debiliter et sermone *satis barbaro et corrupto respondit...* »

Le nouveau bachelier adressa une deuxième supplique et se présenta à la licence (8 octobre) sans verser encore les droits correspondants. On argumenta sa thèse.

PRO CHIRURGICA LAUREA

QUESTIO CHIRURGICA.

Exagitanda in coenobis Mathurinorum die Lunae VIII (octobre)... praesido doctissimo viro D. Stéphano Riviero chirurgico regio et castelleti, Parisiensis jurato...

(Titre de la Thèse) (1).

Asserebat IO. Ambrosius Paré Parisiensis.

Les réponses du candidat ne furent pas encore très brillantes. Mais il fut reçu « in favorem Regis », par *considération royale*.

Les épreuves décisives étaient finies. Ambroise pouvait endosser la robe longue, mais n'avait pas encore droit au bonnet carré. Il dût attendre. Une autre cérémonie (3 décembre) eut lieu en présence de Maîtres de la Rivière, Langlois, Gaignard, Ynard, le Brun, Mormorel, du Bois, le Gay, Cheval et des Neux. Après une allocution enflammée, M^e Etienne

1. Le Titre de la Thèse d'Ambroise Paré reste inconnu.

la Rivière fit un signe de croix avec le bonnet carré et, solennel, coiffa le nouveau Chirurgien-juré. Il lui toucha la joue avec la paume de la main (en signe d'affranchissement) et lui donna l'accolade.

C'était tout...

Le lendemain M^e Paré inscrivit sur les registres :

« Ego Ambrosius Paré, chirurgus regius et juratus Parisiis, polliceor me sancte observaturum omnia collegii Chirurgorum statuta, meque ante quadriennium non suscepturum jurisdictionis officium nisi à praedicto collegio dispensatum. Actum die XVIII Decembris, et anno Domini 1554. Teste meo signo hic affixo. — A. Paré. »

Le *Collège Royal des Chirurgiens* eut par la suite tous les cadavres qu'il voulut.

XVI

AU CHEVET DES ROIS

... Pourritures communes aux
Princes, aux grands Seigneurs et
aux pauvres soldats.

AMBROISE PARÉ.

Deux hommes cheminaient. L'un était un cavalier de taille moyenne, de solide corpulence et vêtu de riches habits : C'était Ambroise Paré. L'autre allait à pieds dans les montées, tenait par la bride un cheval porteur d'une malle pesante : C'était un aide barbier — « mon homme » comme se plaisait à l'appeler son Maître. Ils se rendaient à la Fère-en-Tardenois (août 1557). Le soleil chauffait, le sol était cuit et poussiéreux.

« Nous vîmes plus de demi-lieue autour de nous la terre toute couverte de corps morts et n'y demeurâmes guère pour la grande puanteur, cadavéreuse qui s'élevait des corps tant des hommes que des chevaux... Je crois que nous fûmes cause de faire élever de ces corps une si grande quantité de grosses mouches qui étaient procrées de l'humidité des corps morts et de la chaleur au soleil, ayant le cul vert et bleu qu'étant en l'air faisant ombre au soleil.

On les voyait bourdonner à grand'merveille et crois que... c'était pour rendre l'air pestilent et y causer la peste.»

Beaucoup de travail les attendait. Les combats livrés la veille avaient fait des milliers de blessés « aux plaies grandement puantes et pleines de vers », où il lui fallut jouer des couteaux, pour amputer « ce qui était gâté ». Durant plus de dix jours, M^e Paré dut couper, trépaner, « tuer les vers qui étaient dans les plaies », et panser. Les drogues manquèrent. Il continua sa tâche sans perdre courage.

« Je les lavais d'égyptiac dissous en vin et eau-de-vie et leur faisais tout ce que je pouvais... »

L'année d'après il dût se rendre au camp d'Amiens.

« Les ennemis tuèrent et blessèrent plusieurs de nos capitaines et bons soldats. » Aidé d'Antoine Portail (Chirurgien ordinaire du Roy), il arriva à soigner tous les blessés. « Les uns mourraient les autres réchappaient... Lorsque les ennemis eurent rompu leur camp je m'en retournais à Paris. »

Une période d'accalmie commença. Charles-Quint était mort. Son fils, Philippe II, après avoir suivi durant un certain temps la politique de « luttes », signa le traité de Cateau-Cambrasis. La paix régna. La réconciliation fut telle, que Philippe II demanda la main d'une fille du Roy de France. Le chirurgien Vésale fut appelé au service des Impériaux à la Cour de Belgique, pour soigner les rescapés des combats d'autrefois.

A l'occasion du mariage de la princesse, des fêtes d'un éclat sans précédent furent données. Repas fastueux où coula le vin, musique grinçante de violes et de guitares, danses lascives en tenue légère, chansons bruyantes. Une ère nouvelle s'ouvrait. Henri II voulut donner l'exemple des réjouissances et s'offrir en spectacle. Il organisa contre l'un des « capitaines de la garde écossaise », Montgomery, un combat de joute. La paix signée, le Roy se sentit soudain le goût des armes...

Donc, la rue Saint-Antoine fut barrée par des portiques face au Palais des Tournelles. Des courtisans avides de choses nobles (rien n'est plus noble que les combats et les chevaux), des admiratrices à la recherche d'émotions fortes, se groupèrent en rangs serrés le long des murs. Deux chevaux piaffants firent irruption montés par les deux hommes. Les spectateurs applaudirent. Les deux adversaires se postèrent à distance respective. Les chevaux se cabrèrent. Le signal fut donné. Le Roy tendit sa pique, bondit. Montgomery para, puis chargea son rival. Le capitaine de la garde était habitué à ces sortes d'exercices et rompu à tous les gestes du jeu. Un... Deux... Un cri monta de la foule. Le Roy chancela. Un cliquetis d'armes. Un choc à terre. Le Roy gisait sur le pavé. Mort ? Blessé ?... Des courtisans accoururent. Du visage, coulait déjà un mince filet de sang. On releva le corps. On le transporta dans un lit du Palais. Il présentait une plaie à l'œil gauche et avait perdu connaissance.

M^e Chapelain — le premier médecin — fut mandé en toute hâte. Celui-ci désira l'avis du premier chirurgien, M^e Nicolle Lavernot. M^e Vesale accourut de Bruxelles. On sonda la profondeur de la blessure, on l'agrandit, on enleva les esquilles. Afin de procéder à une étude plus complète on fit décapiter quatre prisonniers de la Conciergerie et du grand Châtelet. Dans chacune de ces têtes on enfonça le tronçon de la pique fatale « au pareil côté qu'il était entré dans la tête du Roy ». On vérifia ensuite par une dissection minutieuse l'état des lésions. Ce procédé héroïque ne donna pas la technique opératoire qu'on escomptait. Les tables de la chambre furent encombrées de médicaments, des odeurs aromatiques emplirent l'atmosphère, on saigna et purgea. Mais l'infortuné Henri II continua de râler sur son lit à baldaquin.

Ambroise, bien que chirurgien ordinaire, « eut l'honneur » d'être consulté. La plaie devenait purulente. Il proposa une intervention. Il connaissait mieux que tout autre le traitement des plaies : il avait traité des blessures au moins aussi graves. Ses conseils furent jugés sans importance.

Onze jours après le Roy succomba.

Son premier fils, François II, âgé de seize ans, lui succéda. C'était un jeune homme poupin et pâle, aux yeux rêveurs, au nez rond et court comme celui de la Reine-Mère. Intelligence assez vive, désir de tout connaître et étudier, même les destinées de son royaume que commençait à troubler les dissensions religieuses. Il prit M^e Paré à son service.

Il facilita l'expansion des œuvres de son chirurgien.

L'Anatomie Universelle (qui devait paraître quelques mois plus tard) avait été l'objet d'un entretien particulier.

Un jour en plein hiver de l'année 1560 le jeune Roy fut pris d'un violent mal de tête accompagné de fièvre, et de troubles nerveux que les médecins qualifièrent de « mystérieux ». M^e Paré fut appelé en consultation. Il soigna avec diligence son protecteur et Maître. Mais l'état général empira. Le Roy mourut au bout de quinze jours.

Cette mort surprit l'entourage. Les langues allèrent leur train. Quelques aigrefins firent courir le bruit d'un empoisonnement, la grande maladie de ce siècle trouble.

— « Le Roy a été empoisonné... »

— « Empoisonné ?... »

— « Empoisonné par son chirurgien !... »

— « M^e Ambroise Paré ?... »

M^e Ambroise Paré avait dit-on versé du poison dans l'oreille du Roy. Ce bruit monstrueux émanait d'ennemis jaloux de la renommée intègre du célèbre chirurgien.

— « Non ! Non ! Ambroise est un homme de bien —
— répliqua un soir dans un salon la Reine-Mère —
il est trop notre bon ami pour avoir eu la pensée de ce projet odieux. »

L'accusation tomba d'elle-même. Catherine de

Médicis à l'avènement de son second fils Charles IX
attacha M^e Ambroise Paré à la Cour.

Les salisseurs du grand et honnête chirurgien cessèrent leur jasement inutile.

XVII

UNE CONSOLATION : LA CHIRURGIE

Nous semblons proprement celui
qui ayant besoin de feu en irait
quérir chez son voisin, et, y ayant
trouvé un beau et grand s'arrête-
rait à se chauffer sans plus se
souvenir d'en rapporter chez soi.

MONTAIGNE (*Essais*).

Agacés par les mouches, les chevaux trépignaient. Il s'agissait de traverser la Seine et atteindre la rive gauche. Quatre chirurgiens allaient en visite à Passy : M^e Nestor, Richard Hubert, Antoine Portail et Ambroisé Paré (4 mai 1561). Les frères du Couvent des Bons-hommes les avaient appelés. Pas de pont à moins d'une demi-lieue et l'eau encore profonde ne pouvait être passée à gué. Des bateaux étaient amarrés : les quatre compagnons essayaient d'embarquer leurs chevaux. Chose difficile. Ceux-ci piétinaient l'eau, éclaboussaient les hommes. M^e Paré voulu s'acharner sur sa bête.

« Je lui donnai d'une houssine sur le croupe. »

Mais le cheval leva les deux pattes de derrière et d'un coup de pied violent, renversa son cavalier. Le chapeau vola au loin, les habits de velours noir

étaient plaqués de boue. Ambroise essaya de se relever « de peur que le cheval ne se rua derechef ». Il eut des difficultés. Il sentait à la jambe 'gauche « telle douleur qu'il est possible à l'homme d'endurer ». Il retomba. Il avait « les deux os senestres fracturés à quatre doigts au dessus de la jointure du pied ». Ses chausses et ses bottes étaient déchirées.

Les trois chirurgiens renoncèrent ce jour-là à passer la Seine.

Ils transportèrent leur collègue à distance de la rive. Ils enlevèrent souliers et chausses : ils furent en présence d'une fracture bi-malléolaire compliquée. « Les os avaient rompu la chair et étaient sortis hors. » M^e Hubert et Portail firent un premier pansement et se mirent à la recherche d'un voiturier.

Ambroise fut amené à Paris, dans un véhicule cahotant et dur. Des visions affreuses lui traversaient par moment l'esprit. Une fracture ouverte... Il avait durant ses nombreuses campagnes soigné des centaines de blessures semblables... Pourquoi Dieu le punissait-il de la sorte ?... Il voyait toutes les horribles complications possibles. La gangrène... L'amputation... Il palpait la plaie, se prenait le pouls. La voiture heurtait un caillou et faisait remuer la jambe cassée.

Arrivé en sa demeure de *la Vache*, il fit mander M^e de Larivière. Celui-ci arriva, plaisanta un peu pour relever le moral de son ami, et procéda à la réduction. Le blessé fit preuve au cours de cette

opération douloureuse, de grand courage. Un chirurgien blessé doit donner l'exemple...

Les jours se succédèrent, monotones.

Déjà M^e Paré eut voulu se lever, travailler, écrire. Rester immobile dans un lit quand de nature on aime l'action est chose assez pénible. Ambroise pensait à la publication d'autres livres. Il se sentait vieillir et voulait vite achever son œuvre. Des clients qui ignoraient son accident venaient cogner à la porte. Ah ! se voir impotent quand on voit autour de soi bourdonner la vie.

A vrai dire depuis quelques années, M^e Paré n'avait pas de chance. Il y avait dix mois à peine que son deuxième enfant Isaac, âgé d'un an, mourait. Le troisième, une fille nommée Catherine — née depuis six mois — n'avait pas une santé robuste... Le malheur s'abattait sur la maison.

Au bout de huit semaines environ, l'éminent chirurgien put se lever. Il avait le cou de-pied ankylosé. Il reprit quand même son travail, marchant avec des « potences ». Vers les premiers jours d'août il alla « sans boiter aucunement ». Une surprise s'offrit bientôt à lui : Charles IX le fit appeler dans un bureau tenu à Saint Germain-en-Laye et lui fit prêter serment comme *premier chirurgien* au lieu et place de M^e Nicole Lavernot décédé. Cette distinction réjouit fort Ambroise. Ce fut l'un des plus beaux jours de sa vie.

En vérité il ne resta pas longtemps sans d'autres accidents.

Il se trouvait à Rouen.

Des gentilshommes venaient souvent converser avec lui. Ils le faisaient parler sur les doctrines de l'Eglise, sur l'Evangile et les Saintes-Ecritures. On eut dit qu'ils cherchaient en lui la preuve de la Religion protestante... L'un d'eux organisa un dîner afin de rendre hommage à la haute personnalité de « M^e Ambroise Paré ».

Pourquoi pas ?

A l'heure fixée le Chirurgien du Roy se rendit à l'auberge. L'aimable « compagnie » était déjà là. Tous se dépensèrent en salutations et compliments. De la cuisine s'exhalaient des relents aigres. Le couvert était mis. Une grande gaîté semblait régner. On s'assit. Un cuisinier au visage charbonné, au regard torve, apporta un pot sentant l'épice. Il servit M^e Paré copieusement. Il le servit seul : C'était un mets savant et spécial, composé pour les convives de marque... L'homme porta un deuxième pot et cette fois emplit les assiettes d'étain des autres invités. On vanta les qualités gastronomiques du cuisinier, on commença à manger de bon appétit.

En un instant la conversation tomba... Que signifiait ce silence subit ? Cela surprit un peu Ambroise. Mais il se ravisa et continua à tremper les doigts dans le légume — des choux cuits. Il en porta à la bouche quelques bribes, essaya de mastiquer. La saveur n'était point des plus fines, mais par politesse, il ne fit rien connaître. Il déglutit une deuxième bouchée.

« Je sentis une grande chaleur et cuiseur, et grande astriction en la bouche et principalement au gosier... »

Le chirurgien comprit... Il foudroya des yeux Messieurs les Gentilshommes. Ceux-ci après s'être regardés entre eux piquèrent le nez dans leurs aliments.

M^e Paré sentit un frisson lui parcourir le dos. Ses « amis » n'étaient que des empoisonneurs qui le « haïssaient à mort pour la Religion ». L'heure était décisive : Rejeter le poison ou se laisser mourir...

Sublimé ? Arsenic ?... Ambroise saisit « un verre d'eau et de vin ». Il se lava la bouche, avala une bonne quantité de liquide, se dressa d'un bond, mit sa coiffure, jeta d'un geste bref son manteau sur les épaules et sortit.

Il courut chez un apothicaire.

Exténué, couvert de sueurs froides, il se laissa choir sur un siège. Le cœur battait fort et lui soulevait le thorax. Angoisse, soif, respiration difficile. Une lourdeur s'accroissait au niveau de l'estomac. Il vomit. Dans le liquide il reconnut des brins de choux.

« Tôt après je bus environ un posson d'huile et la gardai quelques temps en mon estomac, puis derechef la vomis. Ladite huile empêcha que le sublimé n'adhérât aux parois... Cela fait je mangeai et bus assez bonne quantité de lait de vache, auquel j'avais mis du beurre et le jaune de deux œufs...

Et voilà comme je me garantis de la main de l'empoisonneur... »

Afin de porter plainte M^e Paré chercha à connaître certains détails de ce repas mouvementé. Il sut à peu près quels étaient les promoteurs de l'attentat. Mais ceux-ci habitués sans doute à manier l'hydrargyre avaient fait enterrer le plat suspect, dans un coin du jardin. Néanmoins Ambroise se jura de ne jamais « plus manger de choux ni autre viande en ladite compagnie ».

Malgré les accidents de toutes sortes, les deuils de famille, les voyages multiples, les occupations de clientèle, l'intrépide chirurgien du Roy n'en continuait pas moins son travail d'études et de recherches. Dissection au Collège Saint-Côme, rédaction de ses prochains livres. Il venait de publier : *La Méthode curative des playes et fractures de la tête humaine, avec les portraits des instruments nécessaires pour la curation d'icelles*. La correction des épreuves avait été confiée à des disciples (1).

Il prévoyait maintenant un Traité complet de Chirurgie.

Dès qu'un moment s'offrait, il rendait visite à ses confrères afin de prendre des notes et compléter sa documentation. M^e Th. de Héry (son vieux cama-

1. M^e Ambroise Paré n'avait pas le temps de corriger les épreuves. On a prétendu qu'il n'était pas sûr de son style. Cela est faux. Le chirurgien du Roi est un écrivain aussi pittoresque et original que Rabelais (toutes proportions étant gardées).

rade) le renseignait sur les maladies vénériennes. M^e Laurent Colot lui montrait la pratique de la « taille ». C'étaient des nouveaux chapitres qu'il ajouterait aux œuvres précédentes. Il connaissait peu ces affections qu'il n'avait pas eu l'occasion de traiter sur les champs de bataille. Il se serait cru déshonoré d'être surpassé par ses collègues. Il tenait à prouver à la Faculté l'étendue de sa science. Il réussit. Il dédia au Roy : « *Dix livres de la Chirurgie avec le magasin des instruments nécessaires à icelle* » (3 février 1563).

Une omission fut faite dans la Bibliographie :

Celle des noms de Franco, Colot et Herry... (1).

1. Cette omission était-elle volontaire ? La chose est assez discutée.

XVIII

PENDANT QUE LE PEUPLE CHERCHE UN DIEU...

Après les guerres sanglantes contre la Maison d'Espagne les guerres civiles venaient de s'allumer. Les Protestants étaient maîtres de plusieurs villes : Poitiers, Blois, Tours, Bourges avaient dû être reconquises par l'armée royale. Rouen restait encore à assiéger. Dans ce but les troupes se portèrent en Normandie et, après avoir livré combat tout l'été, arrivèrent devant les murs de la ville (fin septembre 1562).

D'insignifiantes attaques furent livrées ; les blessés n'en furent pas moins nombreux. M^e Paré continuait plein de confiance à les traiter par son baume de petits chiens bouillis. Mais — fait extraordinaire — les plaies ne guérissaient pas. Suppurations interminables, grangrène, septicémies. Les soldats mouraient par centaine. Il fallut faire appel à de nouvelles recrues pour compléter les effectifs. Un mal mystérieux (envoyé par Dieu sans doute ?) venait de tomber sur le pays. Dans son cerveau sagace Ambroise remuait des idées de surprise et d'étonnement, Pour-

quoi ces suppurations inexplicables et rebelles à son traitement « expérimenté » ?

Un remède expérimenté

Vaut mieux qu'un nouveau inventé.

Après une enquête minutieuse il apprit que du côté des protestants — « ceux du dedans » — il en était de même. Il n'y avait alors aucun doute : dans l'air sévissait une épidémie. Le vent qui soufflait d'un camp à l'autre en était le vecteur incontestable. La Reine-Mère s'alarma. Le mal jusque-là s'était borné à la soldatesque, à ces hommes engagés dans les armes — personnages sans importance, voleurs, menteurs, ivrognes, « chair à canon »... Mais voici que plusieurs gentilshommes s'en trouvaient aussi atteints. C'était plus inquiétant. Le Roy de Navarre avait reçu une balle à l'épaule et avait rendu l'âme au bout de dix-huit jours. Et des courtisans de race. Et de vaillants capitaines. Non ! un tel malheur ne pouvait s'étendre davantage. Catherine de Médicis fit appeler son ami Ambroise et lui demanda d'étudier la cause de ces morts mystérieuses. Le Roy, précisa-t-elle, serait curieux de savoir ; renseignez-le. Le chirurgien se trouva assez flatté de servir de précepteur à la Reine-Mère et au jeune Roy (1). Ce fut avec une certaine satisfaction d'amour-propre qu'il accueillit cet ordre.

« Pour ce qu'il plaît (s'écria-t-il à peu près) à votre Majesté et à celle de la Reine votre mère...

1. Il avait quinze ans.

me demander comment il advient qu'en ces dernières guerres la plupart des gentilshommes et soldats blessés à coup d'arquebuse meurent, sans y pouvoir autrement remédier... je dirai que la cause de la malignité des arquebusades ne procède pas du venin ou empoisonnement que certains pensent être porté par la poudre à canon ou par les balles trempées en quelques matières vénéneuses... Puisque ce n'est ni par le feu, ni par le venin, que tant de vaillants hommes sont morts, à quelle cause pourrions-nous imputer ce malheur ? Je suis à l'endroit Sire où j'espère présentement le faire entendre à votre Majesté... Au nombre des choses nécessaires à notre vie, *il n'y a rien qui puisse plus altérer que l'air...* Je ne sache homme si peu versé en la philosophie naturelle, ou en astrologie qui ne recherche *en l'air la cause efficiente de tant de maux qui sont survenus...* Car d'où procéderaient tant de maux contagieux, indifféremment advenus aux vieux, aux jeunes, aux pauvres et aux riches sinon *de l'air qui n'a été chiche de son poison ?...* Et c'est là, Sire, la cause de cette pourriture et infection !... »

La Reine-Mère et Charles IX furent heureux d'apprendre la cause du phénomène morbide qui les obsédait (et menaçait). L'un et l'autre remercièrent leur savant chirurgien par un léger sourire du haut de leur chaise massive et sculptée. Ambroise salua et se rendit auprès de ses blessés.

Il continua l'emploi de son baume de petit-chien,

mais ajouta désormais de l'onguent égyptiac dissous dans du vin ou de l'eau-de-vie. Et afin de mieux « batailler » contre la putréfaction il injecta le liquide en profondeur à l'aide de setons ou de tentes.

L'épidémie se calma.

Après quelques semaines le chirurgien regagna la rue de l'Hirondelle. Il avait eu entre-temps la surprise de se voir légataire de son protecteur le Roy de Navarre et d'hériter de six mille livres.

Des mois passèrent, à peine troublés par les meurtres et les échauffourées religieux. Puis le jour de l'Annonciation (1564) M^e Paré repartit. La Cour entreprenait un long voyage à travers la France afin « d'autoriser les officiers de la justice, entendre les doléances d'un chacun, faire exécuter les édits et connaître la volonté de leurs peuples ». Le cortège se composait de plusieurs seigneurs et princes, de chevaliers de l'Ordre, de gentilshommes de la Maison, de gardes à cheval et à pieds, d'officiers « chacun en bon équipage », plusieurs centaines d'hommes d'armes, sans compter le service sanitaire : Médecins, chirurgiens, renoueurs, barbiers, apothicaires.

Troyes, Bar-le-Duc, Dijon, Lyon, Avignon, Montpellier, Bayonne, furent successivement explorés. En arrivant dans chaque ville, Charles IX faisait apposer aux murs des édits, imprimés en grandes lettres gothiques sur du papier résistant et roulé. *Défense*, proclamaient ces affiches interdisant les

réunions de plusieurs personnes et les provocations en duels. Le Roy était reçu en grande pompe. Des reposoirs dans les jardins, près des portes de chaque cité étaient dressés. Il recevait les harangues de toute la ville. Le Gouverneur organisait des fêtes, des combats de joutes, des tournois et faisait « courir la bague ». Le lendemain et jours suivants, la Cour se rendait sous bonne escorte dans les quartiers à visiter et « prenait la collation » dans les boutiques pleines des meilleures odeurs d'épices, de pâtisseries et de friandises.

Les escarmouches étaient rares. Les garnisons logeaient dans les maisons suspectes de la « nouvelle opinion ». De-ci, de-là, quelques blessés catholiques, suites d'un combat à l'épée dans les fossés des murs. Ambroise avait peu de soins à donner. Loin des intrigues et des réjouissances royales, il allait rendre visite aux célébrités chirurgicales de la région *afin d'apprendre quelque chose de nouveau*. A Bar-le-Duc, il rencontra M^e Nicolas Picart, qui lui apprit la manière de réduire les luxations de l'épaule au moyen de l'échelle aidée de l'extension au bâton.

— « Ça c'est de l'invention et de l'astucé ! » disait ensuite le premier chirurgien du Roy.

A Lyon il connut M^e Dalechamps. A Montpellier, il entra en relation avec M^e Cabrol et Joubert.

La fréquentation des milieux chirurgicaux ne suffisaient encore pas à sa curiosité. Il lui fallait hanter les échopes des apothicaires. La préparation des drogues, le pétrissage des onguents, l'étude des

médicaments étaient autant de notions nouvelles qui le passionnaient. Il touchait à tous les bords, goûtait les potions. C'était pour lui un moyen de compléter sa science et d'oublier en même temps les dissensions religieuses.

Un jour dans la boutique d'un certain de Farges il voulut voir préparer la thériaque (1). Il plongeait la main droite dans la cage aux vipères. L'une d'elles se dressa en vrille, siffla. L'imprudent chirurgien se retira vite. Mais trop tard. Il était mordu à l'extrémité de l'index. Cet accident n'eut heureusement pas de conséquences graves. M^e Paré « demeura en lieu chaud... de peur que le venin ne soit chassé en dedans par le froid ». Il mangea des viandes « âcres et salées, but de bon vin et sans eau ».

« Ces choses sont fort vaporeuses et pleines d'esprits qui résistent au venin et ne permettent que sa vertu soit épanchée au corps et se saisisse des parties nobles. »...

Enfin pour combattre sur la plaie les effets du poison, il se fit préparer une formule par M^e de Farges.

Feuilles de :

Tapsus barbatus,

Caryophyllata,

Giroflier rouge.

« Autant d'un que d'autre. Faites-les bouillir en fort vinaigre et urine d'homme bien sain et en fomentez la partie. »

1. Ce médicament était préparé avec des serpents.

Il guérit.

Un hiver commença, rigoureux, qui gela « toutes les rivières, plusieurs blés, tous les oliviers, noyers, figuiers, lauriers orangers, et autres arbres onctueux, grande partie du bois des vignes »... L'ardeur des Huguenots et Catholiques se calma un peu. Mais la peste éclata. Gentilshommes, soldats, habitants étaient frappés. M^e Paré trouva de quoi employer ses journées. Rude tâche. Il se lavait avec del' « eau préservatrice », se faisait purger et saigner « afin de rendre son corps net et non disposé à prendre le venin ». Il était vêtu de « serge d'Arras, de satin et de taffetas, jamais de drap ou de fourrure de peur que le venin n'y soit réservé ». Malgré ces précautions il contracta le mal. Il eut « un charbon » à l'aisselle et un autre plus considérable au ventre. Il se soigna. L'infection regressa. Seule une cicatrice énorme, de la grandeur d'une paume de main, marqua son empreinte indélébile.

La Reine Mère demanda encore à M^e Paré de définir au Roy le fléau.

« La Peste, Sire, est une maladie venant de l'Ire de Dieu, furieuse, tempestative, hâtive, monstrueuse, épouvantable, contagieuse, terrible, — appelée de Galien : Beste sauvage, — farouche et fort cruelle, ennemie de la vie des Hommes, de plusieurs bestes, plantes et arbres. »

Deux ans passèrent.

Retour à la maison de la Vache. Une épidémie de variole et de rougeole éclata à Paris, Les médecins

ne suffisaient pas. Ambroise s'enrôla parmi eux. La guerre civile avait repris. Des combats furent livrés contre les Huguenots à Saint-Denis, Jarnac, Montcontour. Ambroise allait « en poste » sur les champs de bataille panser les blessés de l'Armée Royale, puis volait au secours des varioleux de Paris.

Là, il donnait ses soins dévoués, sans distinction de religion. Catholiques ? Protestants ? Peu importait. C'était des hommes, des malades. Sur les champs de bataille, il redevenait le sujet du Roy — son maître et protecteur — et opérait les blessés qu'on lui confiait. Plusieurs princes ou grands seigneurs catholiques lui durent la vie. Montcontour fut un véritable carnage. Canons, arquebuses et pistoles crachèrent leurs boulets et leurs balles.

Que pensait-il, M^e Paré, devant cet horrible massacre ? Que roulait-il en son cerveau de Huguenot, lui qui n'était entré à l'Eglise que les jours d'enterrements, de mariages et de baptêmes (1). Chacun ici bas, se disait-il, est libre de ses croyances. Pourquoi m'en prendre aux catholiques ? Pourquoi les catholiques s'en prendraient-ils à moi ? Pourquoi nous entretuer ? Pourquoi ces carnages, honte des hommes ?... Ah ! il est bien utile d'employer sa courte vie à chercher des remèdes et soulager l'humanité ! La pitié, la douleur et l'effroi se mêlaient sur son visage convulsé. Deux brancardiers faisaient alors

1. Il n'y avait pas alors d'édifices protestants. « Il n'y avait ni registre d'état civil, ni cimetières spéciaux pour les Protestants » (Debove).

irruption sous la tente, portant le corps livide d'un soldat du Roy. Le grand et compatissant chirurgien en restait là de ses méditations. Il se lavait les mains, préparait les objets à pansements et continuait sans faillir l'extraction des balles, — les balles de ses frères les Huguenots.

XIX

LA RENOMMÉE

C'était peu après Montcontour. Les grands Seigneurs se retiraient en leurs terres pour panser leurs blessures et profiter de l'air bienfaisant. M. le Marquis d'Auret s'en était allé à son château, situé à une lieue et demie de Mons. Il avait eu la cuisse fracassée par un boulet. Médecins et chirurgiens de là-bas épuisaient depuis sept mois, sans résultats tout ce qu'ils possédaient de science pour obtenir une guérison. Au comble du désespoir, M. le Duc d'Ascot, son frère, résolut d'écrire à Charles IX « pour le supplier humblement de permettre et commander à son premier chirurgien de venir ». Il avait en effet entendu dire que M^e Ambroise Paré avait la réputation de bien traiter les plaies de guerre. Tout dernièrement encore il avait — assurait-on — littéralement arraché à la mort plusieurs gentilshommes : M. de Bassompierre (colonel de douze cents chevaux), M. le Comte de Mansfeld, et beaucoup d'autres. « Le Roy m'envoya quérir, et me commanda d'aller voir le dit seigneur d'Auret et le secourir en tout ce que je pourrais pour la guérison de sa blessure. Je lui dis que j'emploierais tout le

peu de savoir qu'il avait plu à Dieu me donner. »

Me Paré partit donc, accompagné par deux gentilshommes. Dès son arrivée au château, il demanda à être introduit dans la chambre du malade.

— « Le Roy m'a ordonné de venir vous voir... »

— « J'en suis fort joyeux... », répondit avec peine le Seigneur d'Auret, de dessous des couvertures crasseuses qui sentaient la sueur et le pus.

Ambroise l'examina. « Je le trouvai avec une grosse fièvre les yeux fort enfoncés avec un visage moribond et jaunâtre, la langue sèche, aride, et tout le corps fort émacié et maigre, la parole basse comme d'un homme près de la mort. Puis trouvai la cuisse fort enflée, apostumée et ulcérée, jetant une sanie verdoyante et fort fétide... » Il prit dans sa trousse de chirurgien une sonde d'argent et l'introduisit dans la cavité de chaque plaie. Il craignait une fistule. Il ne se trompa point. Il découvrit une communication allant de l'aîne au milieu de la cuisse. Une autre — et plusieurs autres — aboutissant jusqu'au genou. Il sentit son stylet buter contre l'os fémoral carié et trouva de nombreuses esquilles. Il poursuivit ses recherches.

« La jambe était fort tuméfiée, courbée et retirée vers les fesses : le croupion ulcéré de la grandeur de la palme de la main ». Cette escarre, très douloureuse empêchait tout mouvement. A cela s'ajoutait de l'inappétence, des nausées, un état syncopal, et des tremblements « quelquefois comme de l'épilepsie ».

Ambroise se rendit compte de la gravité du cas. Mais il eut confiance. N'était-ce point son premier devoir ?

Le chirurgien à la face piteuse
Rend à son malade la plaie vermineuse.

Il ne laissa rien transparaître sur son visage calme. Il sortit.

— « Je m'en allai promener en un jardin où je priai Dieu qu'il m'accorda la grâce que le malade guérit. Je discourus en mon esprit les moyens qu'il me fallait tenir pour ce faire. On m'appela pour dîner. J'entrai à la cuisine, de là où je vis tirer d'une grande marmite, un demi mouton, un quartier de veau ; trois grosses pièces de bœuf et deux volailles et un bien gros lopin de lard, avec force bonnes herbes ; alors je me dis en moi-même que ce bouillon de marmite était succulent et de bonne nourriture. »

Deux heures du soir. Les médecins et chirurgiens traitants se présentèrent. M^e Paré les réunit en présence de M. le Duc d'Ascot et quelques gentils-hommes.

— « ... En premier lieu quel est la cause de ces accidents ? ... D'abord à la cuisse ... Le coup de boulet ... Il a rompu les ligaments, tendons et aponévroses ; dont s'en est suivi douleur inflammation, apostème et ulcère ... La sanie retenue entre les spaciosites des muscles cause une grande corruption en toute la cuisse. Des vapeurs s'en élèvent et se portent au cœur, provoquant les syncopes et la fièvre ... Pareillement les dites vapeurs sont communiquées au

cerveau, causant épilepsie et tremblement ; et à l'estomac, nausées... L'insomnie est due au manque d'exercice... La langue sèche vient par la véhémence de la fièvre, par vapeurs qui montent de tout le corps à la bouche. Comme on dit en commun proverbe : quand on chauffe bien un four, la gueule s'en ressent... L'ulcère, que le malade a sur le croupion est venu pour avoir été trop longtemps couché dessus sans remuer... »

MM. les Médecins et chirurgiens de Mons faisaient de la tête un signe qui voulait dire : « C'est juste ! » M. d'Ascot et les gentilshommes présents écoutaient, attentifs, un peu interloqués.

— « Maintenant le traitement ? continua Ambroise. Tout d'abord laissez-moi vous dire que je m'émerveille grandement que vous n'ayez pas fait d'ouvertures à la cuisse de M. le Marquis... La boue qui en sort est grandement fétide et puante, ce qui démontre y être longtemps croupie... »

— « Des ouvertures à la cuisse ? — béguaya l'un d'eux. Nous y avons songé... Mais M. le Marquis n'y avait pas consenti. Et même il y a près de deux mois que nous n'avons pu gagner à mettre des draps blancs en son lit... »

— « Nous osions à peine toucher à la couverture » — précisa un autre.

— « Pour obtenir une guérison, mes chers confrères — s'écria Me Paré — il faut toucher autre chose que la couverture du lit... »

Cette réponse inattendue dérida toute l'assem-

blée. Le chirurgien du Roy poursuivit son exposé.

— « Le traitement... Premièrement apaiser la douleur, faisant des ouvertures à la cuisse pour évacuer la boue retenue... C'est là le point capital. Secondement : avoir égard à la grande tumeur et froideur de la jambe, craignant qu'elle ne tombe en gangrène... A cette cause, appliquer autour, des briques chaudes... Tiercement : appliquer sur l'ulcère du croupion un grand emplâtre, fait de l'onguent desiccatif rouge et l'onguent comitissaem, parties égales .. Aussi lui faire un bourrelet de duvet, qui porte le croupion en l'air sans être appuyé dessus... Quartement : Pour la syncope, qui procède de la débilitation des forces naturelles faisant aussi troubler le cerveau, user de bons aliments succulents, comme œufs mollets, raisins de Damas confits en vin et sucre, aussi panade faite de bouillon dans une marmite — une grande marmite — avec blancs de chapon, ailes de perdrix, etc... (La marmite aperçue le matin avait été l'inspiratrice de ce traitement réconstituant par excellence). »

— « Mais pour l'insomnie ? » lança l'un des médecins.

— « Quatre ou cinq graines d'opium... Et on fera pleuvoir par artifice, en faisant découler de l'eau de quelque lieu haut dans un chaudron et quelle fasse tel bruit que le malade le puisse entendre : par ces moyens lui sera provoqué le dormir... »

La conférence fut approuvée d'un bout à l'autre par médecins et chirurgiens.

Ambroise se rendit auprès du malade. Il prit un rasoir et fit trois incisions à la cuisse. Il enleva une grande quantité de pus et quelques petites esquilles. Deux ou trois heures après il fit préparer un lit de beaux draps blancs. Un valet y déposa M. le Marquis d'Auret, qui tût après s'endormit.

En quelques heures la fièvre tomba.

Le malade congédia deux de ses chirurgiens et l'un de ses médecins.

Le bruit de la guérison du Seigneur d'Auret se propagea vite. Tous les malades de la région voulurent alors consulter le savant chirurgien, auteur de ce miracle. Gentilshommes et paysans accoururent de trois ou quatre lieues à la ronde. M^e Paré les soigna tous « tant riches que pauvres ». Ce geste généreux augmenta encore sa popularité. Les notables de Mons le « festoyèrent » et l'invitèrent à un banquet copieux. Si d'aventure il se promenait dans la campagne environnante, les paysans, l'invitaient à boire la bière. Tous trinquaient « *à tirelarigot à sa santé* » et à celle du Seigneur d'Auret.

« Ils pensaient m'ennivrer, ce qu'ils ne surent, car je ne buvais que comme j'avais accoutumé. »

Les notables d'Anvers, Malines, Bruxelles voulurent à leur tour fêter l'éminent chirurgien. Partout ce fut un accueil triomphal, digne d'un Roy, d'un prince, ou d'un grand seigneur ?

« Je les remerciai bien humblement leur disant que ce n'était pas à moi qu'appartenait tel honneur. »

Enfin Ambroise rentra au château. Il trouva M. le marquis en « bonne disposition ». Il se levait depuis plusieurs semaines, s'était d'abord servi de béquilles, mais commençait déjà à marcher seul.

« Madame la Duchesse d'Ascot tira un diamant de son doigt et me le donna en reconnaissance d'avoir bien pansé son frère... M. d'Auret me fit don d'un présent honnête et de grande valeur et me fit reconduire par son maître-d'hôtel avec deux pages jusques en ma maison à Paris. »

La célébrité allait désormais grandissante. Après avoir conquis le monde scientifique, les riches seigneurs, les « pauvres soldats », M^e Paré eut la consécration des poètes. Jean Daurat — écrivain officiel du Roy — composa une pièce de vers latins, pour mettre au devant des œuvres du Chirurgien. L'intendant du palais (Jacques Maréchal) et le président du Parlement (Jean de Clerc) commirent une dizaine de distiques. Ronsard, le grand poète d'alors, écrivit ce sonnet :

 Tout cela que peut faire en quarante ans d'espace
 Le labeur, l'artifice et le docte savoir :
 Tout cela que la main l'usage et le devoir,
 La raison et l'esprit commande que l'on fasse.
 Tu le peux voir, Lecteur, compris en peu de place
 En ce livre qu'on doit pour divin recevoir :
 Car c'est imiter Dieu que guérir, et pouvoir
 Soulager les malheurs de notre humaine race.
 Si jadis Apollon, pour aider aux mortels
 Reçut en divers lieux et temple et autels :
 Notre France devrait (si la maligne Envie

Ne lui sillait les yeux) célébrer ton bonheur ;
D'autant que ton Laval (1) est près de ma patrie.

C'en était assez pour faire crever de jalousie des
confrères ambitieux.

1. Ronsard était de Vendôme.

POLEMIQUE

La chirurgie pour son antiquité,
nécessité, certitude et difficulté ou-
trepasse la médecine interne.

AMBROISE PARÉ.

Un jour, fouillant dans une librairie, M^e Paré fut attiré par un nouvel ouvrage : un Traité de *la Nature et curation des plaies de Pistolle, arquebuses et autres bastons à feu*. L'auteur était Julien le Paumier, docteur-régent de la Faculté de Paris. Cela intrigua fort Ambroise. Un médecin qui se permettait d'empiéter sur le domaine de la chirurgie ? Un médecin qui avait dû apprendre les plaies par armes à feu, assis dans un fauteuil, compilant les vieux auteurs, la plume à la main ? Quelles étaient les conclusions de M^e Le Paumier, docteur-régent de la Faculté ? Il était intéressant de savoir. Ambroise acheta l'ouvrage et le confia à un traducteur (il va sans dire qu'il était écrit en latin). Il lut :

« Mal doncques et trop arrogamment, indiscretement et témérairement, un certain personnage a voulu condamner et blâmer la brûlure des vais-

seaux après l'amputation d'un membre corrompu et pourri, fort louée et recommandée des Anciens, et toujours approuvée : nous voulant et désirant montrer et enseigner sans raison, sans jugement et expérience, contre l'opinion de tous les anciens médecins, ne s'étant pas donné de garde ni avisé qu'il survient beaucoup plus grands périls et accidents de cette nouvelle façon de lier les vaisseaux (laquelle il veut être faite d'une aiguille perçant profondément la partie saine) que la brûlure et ustion des dits vaisseaux. Car si, par l'aiguille on pique quelque partie nerveuse, voire même le nerf quand il veut par ce moyen nouveau et inusité, lourdement contraindre la veine en la liant, nécessairement il s'ensuivra une nouvelle inflammation, de l'inflammation la convulsion, de la convulsion la mort ; pour crainte desquels accidents, Galien n'a jamais osé coudre les plaies transversales (ce qui toutefois était moins dangereux) devant que découvrir les aponénroses des muscles. Joint que les pincettes, avec lesquelles, après section, derechef il déchire la chair, pendant qu'il pense pouvoir tirer hors les vaisseaux qui se sont retirés vers leur origine, n'apportent moins de douleurs que les fers ardents. Et si quelqu'un, ayant expérimenté cette façon nouvelle de cruauté, en a été guéri, celui-là doit rendre grâce à Dieu à tout jamais, par la bonté duquel il est réchappé de telle cruauté, sentant plus son bourreau que chirurgien méthodique. »

Ce n'était pas tout. M^e Le Paumier rejetait l'emploi de l'égyptiac et des grosses tentes. Il prétendait qu'à Rouen, Saint-Denis et Dreux beaucoup de soldats étaient morts de ce traitement. Sur cent blessés, précisait-il, dix seulement en avaient réchappé. « C'est une attaque directe ! se dit alors M^e Paré. Une telle injure ne peut rester sans réplique. »

Il répliqua donc au « médecin » (début de l'année 1572). Il ajouta à ses « Cinq livres de chirurgie » une *Apologie* :

« Oh ! quels beaux mots ! pour un homme ancien qui se dit sage et docteur. Il ne se souvient pas que sa barbe blanche l'admoneste de ne dire aucune chose indigne de son âge et qu'il doit dépouiller et chasser hors de soi tout ennui et rancune conçue contre un voisin. »

Il cita Galien, Avicennes, Guy de Chauliac, Hollier, Calmethée, Celse, Vésalius, Jean de Vigo, Tagaut, Pierrel d'Argilator (de Boulogne), Ionnes Andréas (de Crucé), d'Alechamps.

« Voilà mon petit bonhomme, des autorités qui vous commandent de lier les vaisseaux... »

Il rassembla des observations. « Une femme travaillée, il y avait plus de trois ans, d'une extrême douleur à cause d'une grande carie qui était aux os astragal, cuboïde... Un chantre de Notre-Dame, nommé M. Poulain qui se rompit les deux os de la jambe qui étaient brisés en plusieurs éclats, de façon qu'il n'y avait aucune espérance de la guérir... Autre histoire : M. Toussaint Posson, demeurant à Beau-

vois, près Dourdan, avait la jambe tout ulcérée et tous les os cariés et pourris, me pria que pour l'honneur de Dieu je lui eusse à couper la jambe... Autre histoire: gangrène survenue de cause antécédente (cause interne)... » Le chirurgien n'était point embarrassé. Il eut pû fournir des centaines d'« histoires » de ce genre. Il se borna à sept.

« Si je voulais réciter tous ceux auxquels on a lié les vaisseaux pour arrêter le sang lesquels ont été guéris, je n'aurais de longtemps fait... »

Autre reproche plus grave à adresser au régent de la Faculté. Celui-ci à propos des opérations des « fluxions de l'œil » écrivait :

« En cette opération, premièrement on rase la tête, puis se donnant garde de toucher aux muscles temporaux, on fait une incision transverse, commençant à la tempe sénestre et finissant à la dextre. »

Mais M^e Paré se souvenait, avoir lu dans le *Traité* de Paul Aeginete et Albucasis une chose analogue. Il vérifia. Il trouva la phrase, la même et « mot pour mot ». Cette trouvaille redoubla sa verve de polémiste.

« Celà montre apertement que vous êtes un vrai plagiaire... »

Et il ajouta (c'était le coup de massue) :

« Ne vous étant pas contenté de rhapsodier les opérations des auteurs susdits en avez aussi pris plusieurs en mes œuvres comme chacun peut connaître ; qui montre apertement qu'il n'y avait rien de votre invention dans votre *Guides des Chirur-*

giens... Davantage vous dites, que me montrerez ma leçon aux opérations de chirurgie. Il me semble que ne sauriez... ! Vous ressemblez à un jeune garçon bas Breton, bien fessu et matériel, qui demanda congé à son père de venir à Paris pour prendre la France. Etant arrivé, l'organiste de Notre-Dame le trouva à la porte du Palais, qui le prit pour souffler aux orgues. Etant entré aux orgues, il se jetta de plein saut aux soufflets. Le maître organiste lui dit qu'il jouât et que lui soufflerait. Alors ce bon organiste lui dit qu'il ne savait autre chose que souffler... Je crois aussi mon petit maître, que ne savez autre chose que caqueter en une chaire ; mais moi je jouerai sur le clavier, et ferai résonner les orgues c'est-à-dire que je ferai les opérations de chirurgie... »

Ambroise venait d'écrire trente pages. Il jugea sa réponse assez complète et explicite. Une conclusion pourtant s'imposait. Il termina alors par ces lignes, décisives :

« Voilà mon petit maître, ma réponse à vos calomnies et vous prie, si avez l'âme bonne, de vouloir (pour le public) revoir et corriger votre livre le plus tôt que vous pourrez... Si aujourd'hui pour étancher le sang vous fallait user de fers ardents il faudrait pour ce faire une forge et beaucoup de charbon pour les réchauffer ; et aussi les soldats vous auraient en telle horreur pour cette cruauté, qu'ils vous assommeraient comme un veau !... »

Les semaines passèrent. *L'Apologie* parut. Un

exemplaire fut adressé à M^e Le Paumier. A un ouvrage latin répliquait un ouvrage « français ». Mais quelles expressions en émaillaient les pages ! Quel drôle de style il avait ce Paré, ce chirurgien ignare ! Et une façon de traiter un docteur régent ! Absolument aucun respect ! C'était abominable ! Des comparaisons triviales, ridicules. Une indignité ! Oui ! il répondrait à cet effronté ancien barbier et fils d'un coffretier !... Au fait répondrait-il ? Lui, docteur de la Faculté, allait-il se commettre avec un membre du Collège Saint-Come ? Non !... Il ferait répondre par quelqu'un. Il fit en effet répondre.

Le 20 mars suivant fut écrit : *Discours des arquebusades en forme d'épître, pour répondre à certaine apologie publiée par Ambroise Paré*, par M^e J. M... compagnon-barbier.

« Tout au contraire, — disait ce *Discours*, — il n'y a celui qui ne dissèque ce bon personnage (qui a écrit ou plutôt fait écrire cette apologie par un secrétaire du Roy nommé M. Moyen, chez lequel j'en ai vu les mémoires) pense être le premier du monde, encore qu'il sache à peine décliner son nom. Il lui est si mal pris d'avoir voulu gourmander M. Portail Chirurgien du Roy (1), qu'il se devait contenté d'avoir été jusqu'ici plus heureux que sage (comme savent et confessent ceux de son état) sans s'attaquer aux docteurs... Il dit en son apologie par mots exprès que devant Rouen, lui et la plupart des

1. On ne possède aucun document relatif à ce fait.

Chirurgiens furent contraints de laisser l'usage des suppuratifs, pour la pourriture et corruption qui survenait des plaies, au lieu de suppuration, et passer à l'égyptiac. Et qui plus est, j'ai bonne mémoire, qu'étant serviteur de M. Pigray, Chirurgien à Paris, le bon seigneur apologique, après avoir déjeuné avec six de ses compagnons, étant par un d'eux, interrogé pourquoi il avait ainsi changé d'avis conseillant par son dernier traité des arquebusades l'usage de son égyptiac escharotique pour le premier appareil en lieu des suppuratifs (il devrait dire des putréfactifs) dont il avait usé si longuement en lieu de se justifier, il éleva les mains en haut, demandant pardon à Dieu de tel conseil qui avait été cause de de la ruine du grand nombre d'hommes, protestant qu'il ne suivrait jamais.

« ...J'ai traité M. le Chirurgien apologique plus honnêtement qu'il ne le mérite, par ce que je connais le naturel de celui auquel il en veut de désirer ainsi. Mais s'il retourne plus aux calomnies, et menteries si imprudentes je me licencierai de répondre au fol selon sa folie : aussi bien qu'à fait un sien ami et compagnon. *Je lui garde une étrille. J'ai encore en mon boitier un liard d'antidote pour guérir ceux qui seront boursoufflés de vaine gloire et d'outrecuisance, intolérable, et qui auront oublié leur devoir envers ceux auxquels ils doivent respect.* »

Le chirurgien du Roy ne fut point surpris de cette réplique. Il la lut sans y attacher une grande

importance. Il ne répliqua pas. Quand une bonne fois on avait dit — et en termes biens choisis — ce qu'on avait à dire, il était superflu de se répéter.

Le temps prouva davantage à lui seul que le plus étincelant pamphlet. Les *Cinq livres de Chirurgie* eurent un succès éclatant. Le Traité de M^e Le Pautmier n'eut qu'un seul tirage, une seule édition.

JOUR DE SAINT-BARTHÉLEMY

Il était environ midi lorsque M^e Ambroise Paré fut introduit dans la chambre de l'Amiral Coligny (vendredi 22 août 1572). Le chef des Huguenots venait d'être l'objet d'un attentat. A l'instant même — il pouvait être dix ou onze heures — comme il lisait un ouvrage philosophique tout en traversant la cour du Louvre, un coup d'arquebuse l'avait atteint. Quel était l'assassin ? D'où avait-il tiré ? On n'avait pu se rendre compte. Sans connaissance, il était tombé à terre. Des gardes du palais étaient aussitôt accourus. Il portait une blessure à la main droite et une autre au bras gauche. Le Roy, surpris par la nouvelle était entré dans une vive colère, et avait ordonné d'envoyer Ambroise auprès du blessé.

Des médecins étaient là. Ambroise s'approcha du lit. En lui-même il pensait : « Pourquoi cet attentat, qu'avait donc fait l'Amiral pour qu'on lui veuille du mal ? Coligny était une âme droite. Le Roy écoutait ses conseils toujours avertis. Mais Coligny était un huguenot, un chef. Un fanatique avait voulu faire disparaître un homme puissant... Ces guerres de religion ne finiraient donc jamais ?... »

Le chirurgien enleva les pansements inhabiles et grossiers faits par les gens témoins de l'accident. Il déroula les bandes d'étoffe imbibées de sang à demi-caillé. Une plaie déchiquetée anfractueuse, apparut : la phalange de l'index était broyée, le sang s'épanchait goutte à goutte. M^e Paré décida de faire la désarticulation.

Coligny contracta un peu les traits durs de son visage, fit saillir plus que d'ordinaire ses pommettes luisantes. Ce fut tout. Aucune plainte.

— « Je ne sens aucune douleur », assurait-il.

Homme énergique dans sa lutte religieuse, il voulait l'être aussi contre la mort...

Ambroise examina le bras gauche : il était brisé.

L'Amiral dût encore supporter une réduction.

Le Roy était venu au chevet de son ami.

— « Vous êtes blessé, s'écria-t-il, mais je sens la douleur de votre plaie. Par la mort-Dieu ! je me vengerai de cet outrage si rudement qu'il en sera mémoire à jamais !... »

M^e Paré venait de terminer le dernier pansement. Il rassura l'entourage : Coligny guérirait, c'était l'affaire de quelques semaines. Il se nettoya les mains et sortit.

Le lendemain, samedi, le blessé se levait. Des personnes venaient aux nouvelles. Ambroise était questionné par tous les seigneurs et courtisans qu'il rencontrait : Comment allait son malade ? Seule Catherine de Médicis restait muette : elle mûrissait d'autres projets... Le soir après souper elle se con-

fia au Roy. Oui ! C'était elle qui avait voulu faire assassiner Coligny. Elle avait des raisons. Des raisons impérieuses et urgentes. Les Huguenots s'armaient. Charles IX était en danger. Il fallait à tous prix faire périr les chefs et commencer par Coligny... Le temps pressait : Il y allait du Royaume... La discussion dura jusqu'à minuit. Le jeune Roy résista un moment, puis fléchit. Affolé par de tels aveux, il finit par s'écrier dans un geste impulsif :

— « Tuez-les.... Mais tuez-les tous pour qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher !... »

Cela suffit à la Reine-Mère.

Aussitôt des ordres furent donnés. Le lendemain dimanche, au petit jour, l'Amiral soigné la veille encore par son chirurgien, eut le ventre transpercé par l'épée de l'allemand Besme. La série des assassinats continua. La foule se joignit au mouvement. Ce fut le massacre général.

Charles IX se rendit compte alors de la portée de ses paroles « Tuez-les tous ! », avait-il ordonné hier au soir. La nuit, il n'avait pas dormi. Maintenant il arpentait de long en large sa chambre. « Pas de volonté ».. murmurait-il. Il regardait de sa fenêtre les attroupements de la populace. Les cris de la rue montaient jusqu'à lui. Il se détournait de cet horrible spectacle. Il reprenait sa marche, les yeux rivés au dallage. Il s'arrêtait, redressait la tête, se passait les mains sur le front et les yeux. Des paroles incompréhensibles sortaient de sa bouche crispée. « Tous ?... — soufflait-il. Tous ai-je

dit ?... On a tué Coligny... On tuera donc tous mes amis, tous mes protégés. Je suis indigne d'être Roy...» Il s'asseyait, s'accoudait à une table, la tête penchée, les yeux fixes, hagards, les doigts enfoncés dans sa chevelure...

Sur le champ il envoya quelqu'un au domicile d'Ambroise Paré.

Charles IX aimait beaucoup son chirurgien. Il avait confiance en lui. Ils parlaient souvent ensemble « avec grande familiarité ». Ambroise l'avait autrefois guéri d'une « piqûre de nerf », faite par un barbier qui pourtant « avait le bruit de bien saigner ». Le Roy — resté plus de trois mois estropié — avait gardé une certaine reconnaissance. Ces sentiments n'avaient fait que s'accroître par la suite. Ambroise était devenu plus qu'un ami, presque un confident.

Dehors les catholiques armés d'épées, d'arquebuses et de couteaux, continuaient à tuer. Excités par le vin, ils pénétraient dans les habitations en vociférant des cris de mort. Ils abattaient tous les Huguenots qu'ils trouvaient à leur passage. Femmes affolées, enfants pleurant dans leur berceau, vieillards impotents étaient égorgés sans pitié. A cette heure deux mille morts jonchaient les rues ou l'intérieur des maisons. Le sang coulait dans les ruisseaux. Le tocsin couvrait de son bruit les horreurs de cette boucherie.

Ce fut dans l'après-midi qu'Amboise, arriva au Louvre, par des chemins détournés. Il était pâli. Il

savait qu'on le recherchait pour l'assassiner. Il était un des principaux personnages visés... N'avait-il pas soigné Coligny?... La peur le faisait un peu tremblant. « Il va falloir vous convertir à la religion catholique — ordonna Charles IX — vous allez entendre une messe... » M^e Paré fut un peu surpris. Le Roy voulait-il plaisanter ? Était-ce pour entendre une messe qu'il l'avait fait appeler ? Entendre une messe ? Se convertir ? Pouvait-il ? A ce moment passèrent devant lui des souvenirs de jeunesse : Bourg-Hersent, son père. Il revoyait le vieux coffretier — très estimé en son pays — et partisan de la Réforme. Non !... Il ne pouvait se convertir. Jusqu'à la mort il resterait attaché aux idées paternelles comme il était, durant sa carrière, resté fidèle à tous ses protecteurs, ceux qui lui « avaient fait du bien ».

— « Par la lumière de Dieu, Sire, — répliqua-t-il, — je crois qu'il vous souvient m'avoir promis de ne jamais me commander quatre choses. Savoir : rentrer dans le ventre de ma mère, me trouver à un jour de bataille, quitter votre service et aller à la messe... »

Le Roy connaissait bien la fermeté d'Ambroise. Il admirait justement en lui cette qualité. Il n'insista pas. Il fallait trouver un autre moyen de le sauver. Un homme tel que lui, ne devait pas périr.

La nuit tombait. Au loin luisaient les flammes rouges des incendies. De tous les quartiers de Paris, s'élevaient jusqu'aux fenêtres du palais des

cris d'effroi, des pleurs, des coups d'arquebuse. Le carnage continuait toujours... Le Roy trouva enfin une solution. Il cacha Ambroise dans sa garde-robe.

Lundi. Les massacres redoublaient d'intensité. Les heures paraissaient longues à M^e Paré...

Mardi matin. Le sang coulait encore. Charles IX avait eu la nuit d'affreux cauchemars. Dès son lever il se confia à son chirurgien. Il voyait des cadavres, des centaines de cadavres. Ils se redressaient et marchaient vers lui, montrant les poings. Même éveillé, il lui semblait apercevoir des faces hideuses, grimaçantes, couvertes de sang et qui râlaient.

— « Ambroise, je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours... Je me trouve l'esprit et le corps tout aussi ému que si j'avais la fièvre... »

Mardi, dans l'après-midi...

Le carnage prit fin. Catherine de Médicis était satisfaite. Ambroise put rejoindre son logis. Tout en cheminant le long des bords de la Seine encombrés de cadavre et couverts de flaques de sang, il méditait sous ses cheveux gris. Ce n'était pas la chirurgie qui ce soir-là occupait son cerveau...

XXII

CAUTÈRE DE VELOURS ET PIERRE DE BEZAHAR

• (La Science) qui se donne à qui la recherche... dont il faut saisir les lambeaux avec les dents.

BERNARD PALISSY.

Un deuil inattendu, douloureux, vint frapper Ambroise : Jehanne mourut (mercredi 4 novembre 1775). Le soir même elle fut inhumée en l'église Saint-André-des-Arts. C'en était fait. La compagne fidèle de ses années de luttes et de travail n'était plus. Ambroise attristé ne se laissa point abattre. Ne devait-il pas donner l'exemple ? Il avait à sa charge une fille qu'il aimait : Catherine. Et une nièce, l'enfant de Jehan, coffretier de la rue de la Huchette. En ces pénibles circonstances il fit preuve de grand courage. Une question le tracassait : laisserait-il seules à la maison Catherine et sa jeune nièce ? Il s'absentait tous les jours, suivait le Roy, se rendait souvent en province auprès de ses malades. Au retour tout son temps était pris par ses ouvrages, ses recherches et ses perfectionnements de technique. Il resta quelques semaines

•

auprès des deux jeunes filles. Des semaines passèrent. Mais un chirurgien célèbre est à la merci des événements. Il est entraîné par le prestige de sa haute science... Il est débordé... M^e Paré se maria. Il avait soixante-quatre ans. Mariage de raison, utilitaire. En l'église Saint-Séverin furent publiés les bans. « Mémoire de faire les bans le dimanche III^e de janvier 1574, d'entre M^e Ambroise Paré, chirurgien du Roy et de la paroisse Saint-André-des-Arts, et de Jacqueline Rousselet, de cette paroisse ». La cérémonie eut lieu le lundi XVIII^e de janvier. Ambroise fit donation à sa nièce d'une maison située « à la descente du pont Saint-Michel » et se remit à l'œuvre.

Il venait de faire paraître *Deux livres de chirurgie*, où il traitait de sujets originaux et très documentés sur *La Génération de l'Homme et les Monstres*. Esprit avide de connaissances nouvelles il ne laissait passer aucune occasion. Il ne vivait que pour la Chirurgie. Parlait-il à un alchimiste, un guérisseur, un confrère, un apothicaire, un médecin ? C'était toujours sur l'Art de guérir qu'il faisait dévier la conversation. S'instruire. Il lui semblait qu'il n'apprendrait jamais assez.

« Ces jours passés, je me suis trouvé avec un philosophe, grand extracteur de quinte-essence, où nous tombâmes en propos sur les cautères. »

Les cautères ! Sujet éminemment intéressant. Ambroise écoutait son savant interlocuteur. Celui-ci lui confia à l'oreille qu'il possédait un secret pour

la fabrication des cautères « des plus excellents que jamais furent ». Cette révélation intrigua Ambroise. Il en demanda le procédé « bien affectueux ».

— « Je ne peux, répondit le philosophe... C'est un de mes plus grands secrets. Mais je vous donnerai un cautère dès que vous en aurez affaire. »

— « Mais j'en ai justement affaire ! »

Le vieil extracteur de quinte-essence remit donc au chirurgien un échantillon.

Rentré chez lui Ambroise contempla ce petit bloc de sel, de la grosseur d'un pois. Il le mit dans le creux de sa main ; le fit rouler sous le doigt. Il était impatient et eut voulu l'expérimenter au plus vite. Mais sur qui ? Pas sur un client, bien sûr !... Savoir qu'elle était la force de pénétration, le degré de causticité de ce merveilleux produit ? Combien de temps fallait-il le laisser sur la peau ? Ce philosophe avait assuré qu'il *ne réveillait aucune douleur* « pourvu que la partie sur laquelle on le veut appliquer soit exempte d'inflammation ». L'expérience serait donc assez facile : pas de reproche de la part du patient... Sans hésitation le chirurgien l'appliqua sur le bras d'un de ses serviteurs.

« Je proteste à Dieu qu'il n'y fut qu'environ demi-heure... Il fit un ulcère à y mettre le doigt et profond jusqu'à l'os !... »

Les résultats étaient concluants. Le cautère était en effet « des plus excellents ». Un seul détail restait à régler : le temps d'application...

Mais une idée obsédait maintenant M^e Paré. Il voulait connaître la formule. Le philosophe restait inébranlable dans sa décision.

Comment le fléchir ?

Il était un procédé infailible en ces sortes de choses. M^e Paré l'avait souvent employé. Il se rappelait qu'avec de l'argent il avait autrefois acheté le traitement du chirurgien de Venise... Il resta un instant silencieux, contempla le philosophe de la tête aux pieds. « Ce philosophe, pensa-t-il, avec ses vêtements râpés et ses chaussures percées serait peut-être très heureux si je lui offrais quelques sols... Mais peut-être aussi serait-il blessé dans son amour-propre... Un intellectuel ne *vend* pas... On offre de l'argent à un boutiquier en échange d'une marchandise. Mais avec un savant il faut agir autrement... Ambroise offrit une pièce de velours « pour faire une paire de chausse ». Le philosophe se laissa séduire. Mais il précisa bien :

— « Ne le répétez à personne... *Ne l'écrivez jamais en vos livres...* Je sais que vous êtes un peu trop libéral et que vous communiquez votre savoir... »

— « Si vos devanciers avaient fait comme vous dites, nous saurions peu de choses... Mais *je vous promets de tenir ma parole...* »

Et M^e Paré de prendre une plume et noter sous la dictée :

« Prenez cendre de gosseaux de fèves, cendre de bois de chêne bien cuite, de chacun trois livres. Eau de rivière : six quartes. Cendre gravelée : une livre.

Alun de glace en poudre : quatre onces. On mettra le tout en un chaudron, puis on remuera... Cela fait, ferez le tout un peu bouillir. Puis coulerez au travers d'une grosse nappe... On le fera ensuite bouillir dedans un bassin de barbier à grand feu, fait de charbon, jusqu'à ce que le tout fut réduit en matière terreuse et sel. »

En l'an 1779, Ambroise, contrairement à ses promesses, relata tout au long la fabrication du cautère dans son *Traité des Médicaments*.

« Je donnerai le nom de *cautères de velours*, écrivait-il, à raison qu'ils ne font douleur... et aussi que je les ai recouverts par du velours... *Et si quelqu'un me voulait objecter n'avoir tenu promesses au dit extracteur, je lui réponds que puisqu'il me les avait vendus, qu'ils étaient miens...* »

M^e Ambroise Paré poussait tellement loin l'esprit de recherches qu'il ne reculait pas de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général. Témoin : l'expérience de la pierre Bezahar.

Il se trouvait à Clérmont-en-Auvergne en compagnie de Charles IX. Un Seigneur, retour d'Espagne, avait apporté une pierre miraculeuse (un sorcier la lui avait cédée moyennant une forte somme). Cette pierre dite de Bezahar avait la propriété de combattre « tous les venins ». Une sorte d'antidote universel.

— Ambroise, — demanda le Roy, — est-il vrai qu'il « existe une drogue qui soit bonne contre tous les poisons ? »

Me Paré répondit que non, « disant qu'il y avait plusieurs sortes et manières de venins, dont les uns pouvaient être pris dedans, les autres par dehors ». Le seigneur très convaincu « voulut outre ces raisons soutenir que la pierre était propre contre tous les venins ». La faiblesse n'était pas dans les habitudes de Me Paré. Ce seigneur crédule voulait soutenir à lui chirurgien qu'une pierre ramassée dans un chemin rocailleux d'Espagne pouvait guérir tous les empoisonnements ? Il prouverait lui, Me Paré, que sa science surpassait celle de ce gentilhomme qui prétendait mieux connaître les médicaments.

— « Il y a un moyen, Sire, de vérifier, déclara-t-il, c'est de faire une expérience sur quelque coquin... »

Charles IX envoya aussitôt quérir M. de la Trousse, prévôt de son Hôtel. Il lui demanda s'il n'avait pas un prisonnier condamné à la corde. Le prévôt répondit « qu'il avait un cuisinier lequel avait dérobé deux plats d'argent en la maison de son Maître où il était domestique et que le lendemain devait être pendu ».

— « C'est pour faire une expérience, précisa le Roy... Si le condamné s'en réchappe je lui rendrai la liberté. »

Le condamné accepta. Il préférerait, avait-il répondu, mourir empoisonné dans sa prison que d'être étranglé à la vue du peuple. Un apothicaire prépara une potion au sublimé. Le cuisinier la but et aussitôt après, déglutit un morceau de la pierre de Bezahar.

Quelques minutes s'écoulèrent. Le cuisinier se mit à vomir. Il avait de la diarrhée avec épreinte. « J'ai le feu au corps, criait-il. Donnez-moi à boire... » Une heure après Ambroise entra dans la cellule, accompagné de trois archers.

« Je trouvais le pauvre cuisinier à quatre pieds, cheminant comme une bête, la langue hors la bouche, les yeux et toute la face flamboyante, désirant toujours vomir, avec grandes sueurs froides. Il jetait le sang par les oreilles, nez, bouche, par le siège et par la verge. »

Devant ce spectacle le chirurgien eut un serrement de cœur. C'était de sa faute si ce malheureux souffrait. Il n'avait entrevu que le but à atteindre, prouver qu'il n'existait pas d'antidote universel. Grisé par cette idée, il n'avait pas pensé aux conséquences directes. Ah ! s'il avait réfléchi ! Il n'aurait jamais proposé de torturer ainsi l'un de ses semblables, un misérable, un homme inculpé d'avoir volé deux plats... Ambroise chercha à se racheter.

« Je lui fis boire environ demi-setier d'huile, pensant lui aider à sauver la vie. Mais elle ne lui servit de rien, parce qu'elle lui fut baillée trop tard. Il mourut misérablement criant qu'il eut mieux valu être mort à la potence. »

XXIII

PROCES

Les chirurgiens qui me devaient prêter la main, pour me soulever le menton de peur que je n'allasse au fond de l'eau, m'ont voulu plonger la tête pour me faire noyer.

AMBROISE PARÉ.

Le nouveau doyen de la Faculté, M^e Etienne Gourmelen, avait le caractère un peu aigri. Il y avait de quoi. Ses ouvrages écrits dans le plus pur latin restaient sans lecteurs et mouraient le jour même de leur parution. C'était à n'y rien comprendre. Et pour comble d'exaspération il venait justement d'apprendre qu'un simple chirurgien — un certain Ambroise Paré — venait de rééditer ses *Livres de Chirurgie* (22 avril 1575). Un ignorant qui s'exprimait en langue vulgaire, un barbier élevé au grade de chirurgien-juré grâce à la volonté d'Henri II, avait davantage de succès que lui, docte médecin de la Faculté?... Tout dernièrement le nouveau Roy Henri III n'avait-il pas aussi gardé cet Ambroise Paré comme premier chirurgien? Ne l'avait-il pas élevé au titre de Conseiller, la plus haute distinction

royale pour un chirurgien ? Et avec des appointements de huit cents livres ? Cet ancien barbier n'était qu'un flatteur et un arriviste...

Ce jour-là M^e Gourmelen décida de se venger.

Il fouilla les archives de la Faculté et réussit à découvrir au milieu de papiers jaunis et poussieux, un document utile : le « Décret du 2 mai 1535 ». Ce décret stipulait qu'aucun livre de médecine ne devait être vendu sans l'assentiment de la Faculté. Très bien, se dit-il. Et il se frotta les mains de joie. Il allait arrêter la vente des œuvres d'Ambroise Paré, il allait prouver que son autorité n'était pas un vain mot.

Dans les jours qui suivirent il commença une campagne diffamatoire. Au Prévot des marchands il démontra que les œuvres de ce « conseiller du Roy » renfermaient des passages impudiques, contraires aux bonnes mœurs de l'Etat. A M^e André Malezieu, chirurgien-juré, que l'auteur en question était un plagiaire. Aux membres du *Collège*, que ces livres écrits en français mettaient la chirurgie à la portée de tous les barbiers... En quelques semaines, Ambroise vit se dresser contre lui toute la Faculté et le Collège Saint-Côme. M^e Jean de Guesle, Procureur général, le fit comparaître devant le Parlement (jeudi 14 juillet). M^e Levestz réclama au nom du collège, M^e Galloppe au nom du Prévot des marchands (il demanda que les livres fussent brûlés), M^e Choppin au nom de M^e Malezieu, l'avocat général M^e Brisson au nom du Procureur général.

Ambroise s'était adjoint un jeune et célèbre avocat, M^e Jean Bautru. Ils préparèrent et réglèrent ensemble tous les arguments de la défense, jusque dans les plus petits détails. Ils firent imprimer avant le procès une « Réponse aux calomnies d'aucuns médecins et chirurgiens touchant ses œuvres » (sans nom d'imprimeur et sans privilège).

Le chirurgien du Roy répondit points par points aux accusations de ses adversaires. Stérilité, hermaprodisme, sodomie, nymphomanie... Il cita les auteurs anciens qui avaient spécialement étudié ces questions. Aristote, Plin, Galien, Hippocrate. Bien mieux ; il n'avait pas voulu, précisa t-il, relater dans son *Traité de la Génération* les exemples cités par le savant florentin Poge « de peur de scandale ». Poge, mort depuis quinze ans, était l'auteur d'un livre pornographique intitulé *Les Faceties*. Et comme chacun savait :

« ... Poge était Chapelain et Secrétaire du Pape... »

A propos des avortements, on lui reprocha certaines précisions « d'un très pernicieux enseignement ». Il répliqua qu'il était loin encore d'être complet en ces sortes de technique.

« Il y a d'autres moyens pour ce faire, ajouta-t-il avec sa bonhomie coutumière, il y a d'autres moyens *qui sont entre les mains des Damoiselles...* »

A propos des aphrodisiaques, Hippocrate, s'écria-t-il, avait déjà parlé dans ses œuvres de la poudre de cantharide.

«... Et cette histoire a été citée pour endoctri-

ner le jeune chirurgien à secourir ceux qui en auront pris et non pour en user, afin de divertir les femmes impudiques, de présenter tel breuvage à leurs amoureux. »

Chapitre des poisons.

« Quant à cette histoire (l'expérience de la pierre de Bezahar). Ceux qui considèrent la fin pour laquelle le poison fut donné au brigand, ingèrent mon entreprise n'être détestable, ni de tendre à diffamer la mémoire du Roy : mais plutôt être louable d'avoir consenti que ledit poison fut donné au laron, craignant pour l'amour du service que je portais à mon maître si d'aventure il eut été surpris par du poison, ne se fut fié en telle drogue. Et pour l'avoir cité en cette histoire je ne pense pas avoir diffamé la mémoire de son nom, non plus que Mathiole celle du Pape Clément VII, en racontant une semblable histoire... Quant à cette histoire (la tentative d'empoisonnement faite sur sa personne, après le siège de Rouen) je l'ai écrite afin que si aucun avait été empoisonné il put se secourir par tels remèdes... Et moins l'ai citée en intention de montrer que ceux qui suivent la Sainte Eglise Catholique et romaine abusent de moyens illicites pour se défaire de leurs ennemis »...

Il se défendit contre d'autres accusations. Celles portant sur l'emploi de certains médicaments : l'antimoine contre la peste, le soufre contre les vers intestinaux, l'égyptiac (qui dans le traitement des plaies n'avait rien de dangereux).

« L'egyptiac étant composé d'alun, sel, miel et vinaigre, pourquoi sera-t-il poison ? »

Il termina ses répliques par le chapitre des *Ecrouelles* :

« Cela est connu et avéré de tous que les Roys de France ont puissance de les guérir ; ce que j'ai vu une infinité de fois... Et pourrais prouver par le témoignage de plusieurs gens de biens. »

Il conclut :

« Je n'ai écrit à seule fin que mon livre fut manié par les idiots... »

Après une séance houleuse, le Parlement confirma le décret de 1535, retint l'affaire et ordonna de déposer un rapport sous trois jours. Les frais du procès s'élevèrent pour la Faculté à la somme énorme de 40 livres 17 sols. Quant à M^e Paré, il était décidé à aller jusqu'au bout.

— « Je veux leur donner à entendre que j'ai de quoi payer ! »

Des semaines, des mois : l'affaire en resta là. Que se passa-t-il exactement ? Les ennemis se calmèrent. Ils n'osèrent poursuivre leurs intrigues et leurs basses machinations. Ambroise était trop bien protégé par Henri III.

Les *Livres de Chirurgie* continuèrent à aller droit leur chemin.

XXIV

MUMIE ET CORNE DE LICORNE

Rien n'est que selon Nature quel
qu'il soit.

MONTAIGNE.

Les cheveux d'Ambroise avaient blanchi. Sa barbe, qu'il portait plus longue, avait peu à peu pris la teinte claire de la colerette empesée. Sous sa forte moustache se lisait le pli amer creusé par une vie de luttés. La gloire !... Ah ! la gloire !... Certes il l'avait depuis longtemps. Il ne l'avait pas cherchée. Il était à l'apogée d'une rude carrière. Ses œuvres étaient entre les mains de tous les barbiers, de tous les chirurgiens et même de médecins. Elles étaient traduites en diverses langues : anglais, hollandais, allemand et latin. A l'étranger, comme en France, son nom faisait autorité dans les milieux chirurgicaux. Quand il traversait la Cour du Louvre enveloppé dans son manteau de luxe, courtisans et courtisanes le saluaient avec déférence et vénération. Dans la rue les riches seigneurs ralentissaient leur course pour le saluer du haut de leur cheval. Il s'agissait de malades qu'il avait soignés, de jeunes gens qu'il avait vu naître, ou d'amis. Tous se

disaient à part eux : « A soixante-dix ans être aussi alerte... Quelle belle vieillesse » ! Ces passants ne se doutaient point qu'au tréfonds de son cœur le vieux Chirurgien cachait un peu d'amertume.

Il avait sa vie durant observé, noté, cherché. Il avait consacré son existence au perfectionnement de l'Art de guérir. Il avait eu souvent d'encourageants résultats, de beaux succès. Il n'avait pas l'âme égoïste et s'était maintes fois sacrifié pour l'intérêt d'autrui. Mais la tristesse s'emparait de lui dès qu'il pensait à son foyer, à sa famille. Lui célèbre chirurgien n'avait pu sauver sa première femme. Il ne lui restait de Jehanne que de pieux souvenirs et une fille, Catherine. Il venait de marier celle-ci avec M^e François Rousselet (trésorier de l'argenterie de Monseigneur). Mais les jeunes époux vivaient en mauvaise intelligence avec lui. Aucune satisfaction de ce côté-là. C'était toute une partie de sa vie qu'il lui fallait tenter d'oublier... Jacqueline, sa deuxième femme, était d'une santé plutôt précaire. Il avait eu d'elle quatre enfants. Mais deux étaient morts en bas âge. Lui, Ambroise Paré, auteur éminent d'un livre sur la *Génération et les soins à donner aux enfants*, lui qui guérissait les enfants des autres, n'avait pu sauver les siens... Seules deux petites filles étaient vivantes : Anne (âgée de cinq ans) et Marie (âgée de deux ans). Mais après ces minutes d'ennui, il se consolait en se disant : « Puisque Dieu en a décidé ainsi !... » Et il se remettait au travail.

Malgré son grand âge, il continuait l'exercice de son Art. Il allait toujours à cheval comme au temps où il partait en guerre.

Un jour il fut appelé auprès du Capitaine des Ursins, conseiller d'Etat. Il s'agissait d'un cas très grave. De nombreux médecins furent par la suite convoqués. Le malade finit par se rétablir. Mais il confia à M^e Paré : « Je suis fort étonné de me voir guéri... *Vous ne m'avez pas prescrit de mumie* (1)!... Ambroise lui répondit qu'on pouvait fort bien guérir sans avaler de *mumie*. La preuve en était. La *mumie* ne venait point, comme on le croyait, d'Egypte. Ces prétendues momies étaient fabriquées de toute pièce à Paris. On dérobaît la nuit aux gibets de Montfaucon des cadavres de pendus, on les desséchait au four et trempait dans de la poix noire. On découpait et vendait aux apothicaires « la charogne puante et infecte ».

Cet incident de clientèle fit réfléchir M^e Paré sur le danger de certains préjugés médicaux.

Il décida d'entreprendre encore un ouvrage et d'employer la fin de sa vie à combattre toutes ces « sornettes ». Il se remit donc à sa table de travail et écrivit un nouveau traité.

C'était vrai : il croyait à la puissance du Diable et à l'existence des Sorciers. « *Les démons*, remuent bancs, tables, traiteaux, bercent les enfants, jouent au tablier, feuillettent les livres ; comptent argent

1. Poudre de momie d'Egypte. Médication à la mode vers cette époque.

et les voit-on promener par la chambre ; ouvrent portes et fenestres, jettent vaisselle par terre, cassent pots et verres, et font autres tintamarres ; néanmoins on ne voit rien au matin hors de sa place, ni rien cassé, ni portes, ni fenestres ouvertes... De même *les sorciers* font trembler la terre, tonner, esclairer, venter, desracinent et arrachent les arbres ; ils font marcher une montagne d'un lieu à un autre, soulèvent en l'air un château et le remettent en place ; fascinent les yeux et les éblouissent en sorte qu'ils font voir souvent ce qui n'est point. Ce que j'atteste avoir vu faire à un sorcier en la présence du défunt Roy Charles Neuvième et aux autres grands Seigneurs. »

Si Ambroise subissait sans les discuter certaines idées mystiques de son temps, il n'en était pas de même pour les idées concernant l'Art de guérir. Il savait que pour traiter la toux il ne suffisait pas de « cracher dedans le bec d'une grenouille rouge et la laisser aller ». Il savait aussi que la « corde de quoi on a pendu quelqu'un ne suffisait pas à guérir le mal de teste ».

Il consacra plusieurs journées à compulser des livres. *L'Histoire des Animaux* d'Aristote, *L'Asie* du Pape Pie II, *La Navigation* d'Eloïsius Cadamustus, *Voyage d'Ethiopie et mer Rouge* de Louis Berthame, *Cosmographie* d'André Thuet, *La Semaine* de Du Bartas, *La Bible*. Il commença ensuite à rédiger.

Il avait l'intention de combattre un autre préjugé, aussi enraciné que la mumie : *La Corne de Licorne*.

Cette corne d'animal fabuleux avait — assurait-on — des propriétés merveilleuses contre la peste, les poisons, les venins de serpents et les morsures de chiens enragés. Tous les apothicaires vendaient de la poudre ou de l'eau de Licorne dont ils tiraient grand bénéfice. Beaucoup de petits marchands s'installaient aux coins des rues et débitaient ce produit aux badauds. Une femme prenait place tous les jours sur le Pont-au-Change, et ses provisions ne suffisaient souvent pas. La corne de Licorne était la grande médication, la médication à la mode. Les médecins se seraient crus déshonorés s'ils ne l'avaient employée et prescrite dans toutes les maladies. Le Roy lui-même à Saint-Denis possédait une corne de Licorne (1) qu'il trempait dans sa coupe de vin lors de ses libations. Et il la gardait précieusement. On lui avait offert trois mille livres, plus cher que s'il se fût agi d'or. Il ne voulut la céder à aucun prix.

M^e Paré écrivit sur la première feuille de son manuscrit :

« CHAPITRE PREMIER. — Parce que plusieurs s'estime bien assurés et munis contre la Peste et toutes sortes de poisons et venins par la corne de Licorne, ou monocéros, prise en poudre ou infusion, j'ai pensé faire chose agréable et profitable au public si par ce discours, j'examine cette opinion tant invétérée et toutefois fort incertaine... »

1. Actuellement conservée au Musée de Cluny.

A propos de l'existence de la Licorne, l'auteur pour éviter des polémiques toujours regrettables, modéra son style et ses conclusions. Mais il montra fort adroitement que la Licorne n'était qu'une vue de l'imagination. « Les uns disent que c'est une bête inconnue et étrange et qu'elle naît aux Indes, les autres en Ethiopie, les autres es Terres-Neuves, les autres es désert... Les uns disent qu'elle ressemble à un cheval, les autres à un âne, les autres à un cerf, les autres à un éléphant... » Quant à la forme, la couleur, la dimension de la corne elle-même, les auteurs ne s'accordent pas encore. Les uns la figurent noire, les autres de bay obscur, et qu'elle est blanche en bas et noire en haut. Un autre dit que vers le haut elle tire sur le pourpre, un autre qu'elle est polie, et d'autres que depuis le haut jusque en bas elle est rayée tout à l'entour, comme une coquille de limaçon... La longueur serait pour certains de deux ou trois coudées, pour d'autres de deux ou trois doigts seulement. « Albert écrit avoir eu une corne de Licorne, large à sa base d'une palme et demie et longue de dix pieds... »

La licorne possède-t-elle « les vertus prétendues » ?

« Cela supposé et qu'il se trouve quantité de cornes de licorne et que chacun en ait, à savoir si elles ont telles vertus... qu'on leur attribue ? *Je dis que non... Je l'ai expérimentée et trouvé cela être faux et mensonger.* »

Là, le vieux chirurgien changeait de ton. Il était dangereux de croire à des propriétés thérapeutiques

qui n'existaient nullement et dans un cas d'empoisonnement de compter sur elles. Il s'attacha donc à « prouver par expérience autorité et raison ». Il alla même jusqu'à écrire. *« Je le croirai quand j'entendrai que le Roy de ce pays sera immortel ! »*

Puis il conclut :

« Vous me direz, puisque les médecins savent bien, « et publient eux-mêmes que ce n'est qu'un abus de « cette poudre de Licorne, pourquoi en ordonnent-ils. C'est que le monde veut être trompé, et sont « contraints lesdits médecins bien souvent en ordonner ou pour mieux dire permettre aux patients « d'en user parce qu'ils en veulent. Que s'il advient que les patients qui en demandent mourus- sent sans avoir pris les parents donneraient tous « la chasse audit médecin, et le décrierait comme « vieille monnaie. »

Deux ans, après parut l'ouvrage. Il était intitulé : *« Discours de la mumie, des venins, de la licorne et de la peste. »*

Il va sans dire qu'il fit du bruit. Tous les médecins le commentèrent. Cet Ambroise Paré !... Il ne se taira donc jamais ? De quoi se mêle-t-il donc à son âge ? Qu'il s'occupe de faire des amputations et qu'il nous laisse notre science. Est-ce que nous empiétons, nous, dans la Chirurgie ?

Vers le début de l'année 1883 parut sur douze pages une « Réponse au discours sur la Licorne vue et approuvée par M. Grangier, doyen des écoles de médecine ». L'auteur était anonyme. On y lisait :

« Paré mon amy, quand vous exercez la Chirurgie le peuple fait cas de vous : mais sortant les bornes de votre profession, pour censurer les médecins et apothicaires, les petits enfants s'en moquent... »

Après quelques recherches Ambroise sut que l'auteur insolent de cet opusculé était un jeune homme — un médecin. Le Chirurgien rispota par une « *Réplique à la réponse faite contre mon discours de la Licorne* ». Il ne révéla pas le nom de son adversaire, mais sut rappeler celui-ci au respect. « Je le prie s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma réplique qu'il quitte ses animosités et qu'il traite plus doucement le bon vieillard... ».

Ce jeune prétentieux n'insista pas.

DERNIERS JOURS

1590. Le vieux chirurgien ne pratiquait plus beaucoup son Art. Ses mains tremblantes étaient devenues malhabiles. Il ne pouvait plus comme autrefois, monter à cheval. Le Roy lors de ses voyages se faisait accompagner par ses chirurgiens ordinaires : M^{es} Portail et Pigray. Ambroise recevait encore quelques malades en son cabinet. Il avait une clientèle composée surtout de vieilles personnes, des clients qui n'auraient voulu pour rien au monde être soignés par un autre que lui... Sa vie s'écoulait dans le calme de la rue de l'Hirondelle. Ses deux filles égayaient par leurs cris le vieil homme. Il caressait de ses doigts pâlis les boucles de leurs cheveux. En son âme se glissait souvent un peu de tristesse. Il aimait ses enfants. Il pardonnait les errements de sa grande fille Catherine. Mais, il lui semblait que sa vieillesse eût été encore plus belle, s'il avait eu un fils. Un fils ! Il aurait continué l'étude de la Chirurgie. Hélas ! Dieu ne l'avait pas voulu.

Esprit infatigable. M^e Paré, âgé de quatre-vingts ans, continuait encore à s'instruire et se donner du mouvement. Il se rendait comme autrefois à des

conférences scientifiques. Il allait aux causeries données par le Maître-Potier Bernard Palissy sur « les fontaines, pierres, métaux et autres natures » (1). Il relisait des ouvrages chirurgicaux et les annotaient. Il prenait parfois dans sa bibliothèque un des deux cents ouvrages qu'il possédait. Il y avait là plusieurs auteurs qu'il avait étudié durant sa jeunesse. Il éprouvait du plaisir à se retremper parmi eux. Il passait des heures entières à les commenter. Une idée lui plaisait-elle ? Il griffonnait en caractères minuscules le long de la marge : « Belle comparaison. » Trouvait-il au contraire un argument mal choisi, il écrivait : « Cette comparaison est bien faible. » Parfois il se levait péniblement de son fauteuil et contemplait les pièces anatomiques de son musée. Il avait complété sa collection par divers objets rares : un fœtus double, une môle monstrueuse, un bec de toucan, un oiseau de paradis, un squelette d'autruche, un poisson volant, une corne de « licorne-de-mer » (donnée par M. le Coq, auditeur en la Chambre des Comptes). Certains jours il employait son temps à composer le manuscrit d'un prochain ouvrage sur les Fièvres. Ce travail finissait de le surmener, l'épuiser. Il répondait :

— « L'Homme n'est point né pour soi seulement. »

Parfois il s'amusait à faire pondre dans « certains pots de terre » les passereaux qu'il nichaient dans son grenier, sous les poutres. Quand les petits étaient

1. Bernard Palissy venait de mourir à la Bastille, où il avait été enfermé, arrêté comme Huguenot.

« grandelets et couverts de plumes » il leur rendait visite et leur portait à manger.

De temps à autre il faisait une promenade à pied à travers les rues. Sa démarche était incertaine et lente, la fatigue s'emparait vite de lui.

Un souci venait préoccuper et troubler sa vieillesse : la guerre civile. Henri III était tombé sous le couteau de Jacques Clément. Le Roy de Navarre — chef des protestants et futur Henri IV — assiégeait Paris (début d'août). Deux cent mille habitants restaient ainsi sans vivres. Des émeutes éclataient, des clameurs montaient. « La paix !... Du pain !... » Chaque jour cent à deux cents hommes mouraient de faim. Sur les places publiques les curés et les évêques faisaient des processions. Dans les églises les prédicateurs prononçaient des sermons. « Du courage ! » répondaient-ils unanimes à la voix du peuple affamé. Ces scènes douloureuses apitoyaient Ambroise. La guerre ! Toujours la guerre ! Lui qui croyait ne plus entendre parler d'elle...

Un jour d'août il traversait le Pont Saint-Michel. Il aperçut un prélat fort entouré par le peuple et pressé de questions. Ambroise comprit : c'était des miséreux qui demandaient du pain. Il s'approcha, fronça le sourcil, accéléra le pas. Il se trouva en face de Monseigneur de Lyon, Archevêque. Ambroise désigna d'un geste de la main tous ces infortunés que tenaillaient les privations.

— « Monseigneur : déclara-t-il d'une voix encore forte et grave — ce pauvre peuple que vous voyez

ici autour de vous meurt de faim et vous demande miséricorde... Pour Dieu, Monseigneur, faites-là lui, si vous voulez que Dieu vous la fasse... Les cris de ces pauvres gens qui montent jusqu'au ciel, sont autant d'ajournement que Dieu vous envoie pour penser au devoir de votre charge... Procurez-nous la paix ! Donnez-nous de quoi vivre ! Le pauvre monde n'en peut plus... »

L'énergie de ce vieillard courbé, surgi de la foule, avait littéralement saisi, « étonné » M. de Lyon. Pourtant l'Archevêque n'avait point l'habitude de s'arrêter dans la rue pour écouter les discours des passants. Il ne sut quoi répondre, donna à tous la bénédiction, et s'éloigna. Mais par la suite, il confia à certains que ce chirurgien « l'avait réveillé et fait penser à quelque chose ». Le siège fut d'ailleurs levé peu de jours après (29 août.)

Lentement les forces de M^e Paré baissèrent. Son allocution en faveur de la paix avait été son suprême effort, son dernier soubressaut. Il faiblissait de plus en plus. Quand vint Décembre il tomba malade et dut garder la chambre. Sa figure osseuse était creusée par trois rides profondes. Ses tempes étaient sillonnées par des branches flexueuses d'artères. Ses yeux hagards ne reconnaissaient plus personne. La vie avait déjà fui de son cerveau autrefois si lucide. Il murmurait des mots vagues. Ses lèvres cyanosées remuaient à peine. Le froid aida de l'achever. La veille de la Saint-Thomas (20 décembre), il s'éteignit entouré de sa femme, de ses enfants et

de quelques intimes. Le bruit de sa mort se répandit vite dans Paris. Pauvres manants, riches seigneurs, catholiques, protestants, tous consternés de douleur récitèrent des prières pour le repos de son âme et pleurèrent. Deux jours après, l'inhumation eut lieu en l'église Saint-André-des-Arts « au bas de la nef, proche le clocher ».

Certains chirurgiens intriguants s'exclamèrent avant même que la tombe se fut refermée sur leur savant confrère à jamais disparu : « Il est mort... Une place libre ! » Mais nombreux furent ceux qui vinrent dire à leur vieux Maître resté toujours vivant en leur cœur, un dernier adieu.

Un grand vide venait de se faire.

Longtemps après des malades, ignorant la mort du grand chirurgien, venaient encore frapper à la porte de *la Vache*. Comme autrefois la porte s'ouvrait. Une voix émue, discrète, répondait dans l'entrebaillement : « Maître Ambroise Paré est mort. » C'était tout. La porte se refermait, lentement. Le malade un moment hésitait, comme pour se dire : « Lui qui pourtant m'avait sauvé !... » Puis il se décidait à reprendre sa marche. Il allait à l'aventure, pensif, attristé. Il se répétait pour s'habituer à la triste nouvelle à laquelle il ne pouvait croire : « Maître Ambroise Paré est mort... Maître Ambroise Paré est mort... »

CONCLUSIONS

Ainsi venait d'entrer dans l'Histoire le chirurgien-conseiller du Roi, Ambroise Paré, « le premier de son temps ».

Ce nom, que quatre siècles n'ont point atteint dans son prestige, incarnera toujours pour les générations à venir, l'esprit de recherche et d'observation, l'audace, l'énergie, la bonté, l'érudition, toutes les qualités traditionnelles de cette lignée d'élite : les Chirurgiens célèbres — les Maîtres de notre Faculté.

Ambroise Paré fut une grande âme, une noble figure. Il consacra sa vie entière à soulager les « pauvres soldats » et les Rois de France (ses protecteurs), à inventer et perfectionner les techniques chirurgicales, à braver les critiques et les horions de ses contemporains, à réveiller et donner un élan nouveau à un Art enlisé dans les préjugés sectaires de l'époque.

C'est une occasion pour nous de saluer avec respect ce fils de coffretier devenu à force de travail patient et de volonté soutenue *le Père de la Chirurgie*.

BIBLIOGRAPHIE

- Æsculape*. — Article, janvier 1930.
Bassompierre (Maréchal de). — Mémoires, 1870.
Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français,
15 avril 1868.
Broussais (Maxence). — Thèse Paris, 1900.
Castelnau. — Mémoires.
Commentaria. — Fac. Méd., Paris.
De Thon. — Histoire de mon temps.
Duplessis d'Argentré. — Collectio judiciorum de novis erro-
ribus.
Debove. — Conférence faite à la Salpêtrière, janvier 1905.
Delagrave. — Collection des Voyages.
Devaux-Quesnay. — Recherches sur l'Origine de la Chirurgie
franç.
Dechambre. — Article A. Paré.
Eloy. — Dictionnaire Histor. de la Médecine ancienne et
moderne, 1878.
Freind. — Hist. de la Médecine, 1827.
Gazette hebdomadaire de médecine, 1878.
Haag (les Frères). — La France Protestante.
Hubert. — Discours, 1840.
Jal. — Dictionnaire Critique de Biographie et d'Histoire.
Larrieu. — Thèse Paris, 1889.
Le chirurgien médecin. Paris, 1726.
L'estoile (Pierre de). — Journal.
La France médicale, 1873.
Le Paulmier. — Nouveaux documents sur A. Paré.
La semaine des hôpitaux de Paris, 15 octobre 1929.
Mercure de France, octobre 1763.
Ordonnance des Rois de France.
Paré (Ambroise). — Œuvres complètes. Commentées par Mal-
gaigne, 1840-1841.

- Perdrix.* — Notice sur A. Paré, 1836.
Percy. — Biographie universelle.
Peyrilhe. — Hist. de la Chirurgie.
Palissy (Bernard). — Œuvres commentées par Anatole France
1880.
Paget (Stephen). — Brochure anglaise (rare).
Robert (Armand). — La Médecine légale avant A. Paré. Thèse
Paris, 1929.
Synopsis rerum memorabilium (1324-1676). — Bibliothèque de la
Faculté de Médecine de Paris.
Salignac. — Relations du siège de Metz.
Sabatier. — Recherches hist. sur la Faculté de Paris, 1835.
Trevedy (Rare).
Villaume. — Recherches biographique, historique et médicale
sur A. Paré, 1837.
Vimont. — Eloge d'A. Paré, 1814.

DOCUMENTATIONS DIVERSES.

- Voyage à Laval (quartier de Bourg-Hersent).
Chartran. — A. Paré pratique la ligature des Artères sur un
aquebusier (Tableau de la Sorbonne).
Portraits d'Ambroise Paré (Tableau de la Faculté de Médecine
de Paris, tableau du château de Paley, tableau du châ-
teau d'Azay-le-Rideau, etc...)
Estampes du xvi^e siècle (un cours à la Faculté de Médecine,
Médecin italien sur sa mule, etc...).

Vu : le Président de la thèse,
J. L. FAURE.

Vu : Le Doyen,
Pour le Doyen :
L'Assesseur

BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Enfance	1
A la recherche de la Science.....	7
Des journées bien remplies.....	14
En l'Hostel-Dieu de Paris.....	19
Le voyage de Turin.....	23
Entre deux chevauchées.....	30
Le voyage de Perpignan.....	36
M. de Royan s'amuse.....	40
De la plume aux tenailles.....	44
Honorable bourgeois.....	50
Une révolution chirurgicale.....	56
Au service du Roy.....	61
Prisonnier des Espagnols.....	68
La Rançon.....	77
Dignus est intrare.....	82
Au chevet des Rois.....	88
Une consolation : la Chirurgie.....	94
Pendant que le Peuple cherche un Dieu.....	101
La Renommée.....	110
Polémique.....	118
Jour de Saint-Barthélémy.....	126
Cautère de velours et pierre de Béazar.....	132
Procès.....	139
Mumie et Corne de Licorne.....	144
Derniers jours.....	152